

# m é m o i r e

---

# plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

30



Et voici le numéro 30!  
Quel beau chiffre, déjà,  
pour notre revue. Un  
numéro rond, comme un  
galet poli par la mer,  
qu'on tient ferme dans la  
main, force et poésie. L'écriture  
est le thème de ce rond numéro,  
une écriture de correspondance.

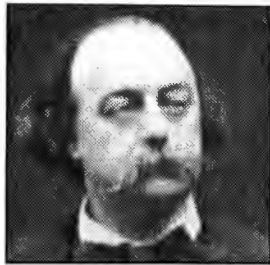
Encore un joli mot pour une missive,  
une lettre. Des mots assemblés pour faire  
un pont, pour atteindre des amis, des  
parents, parfois inattendus, des lettres qui  
resteront peut-être sans réponse mais tou-  
jours d'une belle écriture. Apparemment sans  
rapport avec notre thème, cette tête d'autruche et son air d'ironie  
dédaigneuse pourront être un bon prétexte à une réflexion  
étrange, surprenante peut-être. Mais cette image, ces missives, en  
cette fin d'année, vous apporteront nos remerciements pour votre  
amitié et votre fidélité et tous nos vœux pour l'année qui vient.

---

N° 30. Décembre 2001. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

# La parole

nous appartient



**Espace historique** 3  
Flaubert. Lettres de Tunisie  
A la rencontre de Salammbô  
Jeanine de la Hogue



**Homme singulier** 10  
Liane de Pougy  
Germain Nouveau  
Jeanne Aldiguier



**Écrivain public** 16  
Cocteau et sa mère très aimée  
Colette amie fantaisiste  
Marie-Claire Micouleau



**Le Jardin des Arts** 29  
Un fils aimant, un ami fidèle,  
Eugène Fromentin (1820-1876)  
Anne-Marie Briat

**Point livres**  
Repères bibliographiques  
(voir le supplément en encart)  
Jeanine de la Hogue

**Les Chemins de mémoire** 40  
Lettres de soldats

**Brève** 48  
Lettres et hommes

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Comité de rédaction: Jeanine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,  
Jean-Claude Léonard, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot.

Trésorier: Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

*actif*: à partir de 40 F (6 €), *bienfaiteur*: à partir de 100 francs (15 €), *donateur*: 250 francs (37 €)

Abonnement à *Mémoire Plurielle*: *adhérent*: 80 F (13 €) *non adhérent*: 100 F (15 €).

Le numéro: 30 F (5 €).

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78541 ISSN: 1 284-43 221

## Flaubert. Lettres de Tunisie

### A la rencontre de Salammbô

Flaubert a beaucoup écrit car il a beaucoup voyagé. Il voulait combler enfin les « envies d'ailleurs, d'horizons sans fin, de déserts à lasser le pied des chevaux, de rivages embaumés ». Et il lui fallait faire partager ces rêves. Il en parlait à ses amis, comme Louis Bouilhet à qui il écrivait, en novembre 1850, sa recherche de « l'Orient écrit, du Bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe ». Il avait de grands projets et les confiait à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie avec qui il entretenait une vive



relation épistolaire mais qu'il ne rencontra jamais. Dans une lettre du 18 mars 1857, il lui disait : « Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ ». Il était tout plein de « mélancolies antiques ». Il voulait, écrivait-il à Ernest Feydeau en novembre 1857, « ressusciter tout d'une civilisation sur laquelle on n'a rien ». Mais avant d'écrire les mots fameux par lesquels débute son Salammbô : « C'était à Mégara, un faubourg de Carthage », il lui fallait faire la connaissance du pays.

Alors il écrit, il demande à des correspondants locaux de lui décrire le pays, dans les moindres détails, il les accable de demandes de précisions, exigeant d'eux des recherches très détaillées. Mais un jour, après beaucoup d'hésitations, il décide d'aller voir sur place. Il confie à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie en janvier 1858 : « Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente ». Mais en avril 1858 il lui écrivait aussi : « Malgré le plaisir profond que me donne l'idée de prendre l'air, j'ai le cœur un peu gros, mais il faut avant tout faire son métier, suivre sa vocation, remplir son devoir ».

**Il quitte donc Paris le lundi 12 avril 1858. Le vendredi 16 avril, il s'embarque sur le paquebot Hermus et met pied à terre à Stora, le mouillage de Philippeville, le dimanche 18 avril. Après un détour par Constantine et une escale à Bône, il accoste à Tunis. Les lettres qu'il adresse à ses amis ne sont pas toujours des modèles de description car, comme il l'écrit à l'un d'eux, il réserve ses impressions à ses notes de voyage. Notes qu'il rédige presque tous les soirs et qu'il expédie fidèlement. Mais sa correspondance est active, en particulier avec Louis Bouilhet qui avait été étudiant en médecine dans le service du docteur Flaubert et eut toujours pour Gustave Flaubert une très grande amitié. Ernest Feydeau, l'écrivain, s'était lié avec Flaubert après lui avoir dédié son roman Daniel et fut aussi un correspondant assidu.<sup>1</sup>**

**Dès son arrivée et même dans le bateau, il écrit à ses amis comme s'il ne pouvait se résoudre à être trop seul.**

**Jeanine de la Hogue**

A Louis Bouilhet

Minuit. (Nuit du 23 au 24 avril 1858.)

Nuit de vendredi à samedi, à bord de l'Hermus, par le travers du cap Nègre et du cap Sérat. Latit [ude] 37° 10 m, longitude 6° 40 m (prends la carte et tu trouveras où je suis!!!).

Mon Vieux,

La nuit est belle, la mer plate comme un lac d'huile, cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine à côté de moi fume sur un divan et le pont est encombré d'Arabes qui vont à La Mecque. Couchés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus, ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement, et le rivage de la Tunisie que

nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis, je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine, c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables, et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes.

.....

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout

1. C'est dans le livre de Michèle Salinas, *Voyage à Carthage*, que nous avons choisi les lettres de Flaubert que nous reproduisons ici. Ainsi que les renseignements pour la présentation. Nous la remercions vivement.



**Anciens ports de Carthage**

plein de rosiers en fleurs, sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin. Il faisait un silence exquis dans ce jardin. On n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque. Et puis je me suis en allé.

Et toi, vieux, que fais-tu ? Ça commence-t-il ? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. Ma prochaine lettre sera plus longue. J'en attends une de toi à la fin de cette semaine et je t'embrasse bien tendrement, mon pauvre vieux.

**A Ernest Feydeau**

Carthage, samedi 1<sup>er</sup> mai [1858].

Mon très cher Vieux,

Pardonne-moi l'exigüité de cette lettre, mais je suis fort talonné par le temps. N'importe ; je veux te dire combien ta lettre m'a fait plaisir. Merci, vieux ! Il m'est impossible de te rien écrire d'intéressant, cela m'entraînerait dans des descriptions qu'il faudrait travailler ; or, il faut être déjà bien vertueux pour prendre ses notes tous les soirs ! Je me couche tard et je me lève de grand matin. Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton oncle en voyage, c'est là qu'il est beau ! La table



**El-Djem. Amphithéâtre**

d'hôtes, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent pas me prennent certainement pour un commis voyageur.

Je pars dans deux heures pour Utique où je resterai deux jours, après quoi j'irai m'installer pendant trois jours à Carthage même, où il y a beaucoup à voir, quoi qu'on dise. Ma troisième course sera pour El-Jem, Sousse et Sfax, expédition de huit jours, et la quatrième pour Kef. Ah! mon pauvre vieux, comme je te regrette et comme tu t'amuserais! Tu as bien fait de dédier ton livre au père Sainte-Beuve.

Non! sacré nom de Dieu, non! Il ne faut jamais écrire de phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille théorie. Elle est très

commode, j'en conviens, mais voilà tout. Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres. Adieu, vieux, je n'ai que le temps de t'embrasser.

**A Louis Bouilhet**

Tunis samedi 8 [mai 1858].

Te fous-tu du monde?

Qu'est-ce que ça veut dire? Pas un traître mot de ta Seigneurie depuis que je suis parti. Pourquoi? Les lettres se sont-elles perdues? Je t'avais pourtant donné tous les renseignements nécessaires?

Ne t'attends à rien d'intéressant. Je n'ai ni le temps ni la force de t'envoyer des descriptions. A peine si je peux (tant je suis



éreiné, le soir), prendre quelques notes.

Je ne pense nullement à mon roman. Je regarde le pays, voilà tout, et je m'amuse énormément.

Je ne me suis livré à aucune lubricité! mais je connais Carthage à fond et à toutes les heures du jour et de la nuit. J'ai ramassé sur le bord de la mer des coquilles pour toi, je passe la journée à courir aux environs. Je suis souvent trois ou quatre jours absent. La semaine dernière j'ai visité Utique et je suis resté trois grands jours seul à Carthage. Ce soir, je pars en caravane et à mulet pour Bizerte.

J'ai à mon service un nègre hideux. Le drogman que j'avais auparavant était tellement poltron qu'il aurait fini par me faire peur. Je n'ai vu jusqu'à présent aucune bête féroce (je ne compte pas les chacals), mais j'ai tué, à coups de fouet, un serpent assez raisonnable qui courait en plein soleil, sur la poussière.

J'ai rencontré deux ou trois balles de bourgeois, bien bonnes et dont je me servirai plus tard.

Voici la manière dont les Arabes de Tunis s'y prennent pour se guérir de la vérole: ils enculent un âne.

On se livre ici à une bestialité enragée. C'est l'effet du climat, dirait Montesquieu.

Feydeau m'a écrit pour savoir ton adresse, afin de t'envoyer un livre qu'il va publier.

Ecris-moi à Philippeville. Où en est le drame? Adieu, vieux. Je compte sur toi, vers la seconde semaine de juin et t'embrasse bien tendrement.

Ton.

**A Ernest Feydeau**

Tunis, samedi 8 mai 1858.

Tu es bien aimable de m'écrire, mais je suis éreiné et franchement, si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte, en caravane et à mulet; à peine si j'ai le temps de prendre des notes. Ne t'inquiète pas pour moi, mon bon vieux. Il n'y a rien à craindre dans la Tunisie; ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée; j'ai pour cette raison renvoyé mon drogman qui tremblait à chaque buisson, ce qui ne l'empêchait point de me filouter à chaque pas. Son successeur est, à partir d'aujourd'hui, un nègre hideux, un homme noir.

Je te regrette bien, tu t'amuserais, nous nous amuserions! Le ciel est splendide. Le lac de Tunis est couvert le soir et le matin par des bandes de flamants qui, lorsqu'ils s'envolent, ressemblent à quantité de petits nuages roses et noirs.

Je passe mes soirs dans des cabarets maures à entendre chanter des Juifs et à voir des obscénités de Carageuz.<sup>2</sup>

J'ai, l'autre jour (en allant à Utique), couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille; j'ai entendu toute la

---

2. Personnage mythique et truculent du théâtre populaire.

nuit les chacals hurler. Le matin, j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport. J'ai tué à coups de fouet un serpent (long d'un mètre environ) qui s'enroulait aux jambes de mon cheval. Voilà tous mes exploits.

Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine par terre, cela est faisable, avec deux cavaliers du Bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine. Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu tous les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin.

Quant à la côte Est et Sfax, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas ! Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes.<sup>3</sup>

Je suis enchanté que tu aies bien vendu Fanny ; il me tarde de la voir en volume. Ceci fort probablement est ma dernière lettre ; écris-moi maintenant à Philippeville.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Amitiés au Théo, cent milliards de choses à M<sup>me</sup> Feydeau.

### A sa nièce Caroline

Tunis, 8 mai 1858

Ma chère petite Lilinne,

Tu es bien gentille de m'écrire régulièrement et de me donner des nouvelles de ta bonne maman ; elles m'ont fait le plus

grand plaisir. Si tu étais ici avec moi, tu me serais d'un grand secours parce que je suis obligé de parler anglais. Et je le parle, tant bien que mal. Il y a à Carthage un ministre anglais qui fait des fouilles. J'ai été chez lui plusieurs fois. Ni lui, ni personne de sa famille ne dit un mot de français, ce qui n'empêche pas que nous nous entendions très bien. Ils m'avaient invité pour aujourd'hui à dîner et à coucher chez eux. Mais j'ai une autre excursion plus intéressante à faire.

Je n'ai pas encore tiré un seul coup de fusil ni de pistolet. Mais un de mes compagnons a tué trois grands flamants, sur le lac de Tunis. Ce sont des oiseaux semblables à des cygnes et qui ont des ailes roses et noires. Il y en a ici par milliers, et rien n'est plus joli que de les voir s'envoler au soleil, quand on tire un coup de fusil sur eux.

Avec quel plaisir je reverrai ta bonne petite mine dont je m'ennuie beaucoup, quoique mon voyage m'amuse extrêmement.

Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

### A Jeanne de Tourbey<sup>4</sup>

Tunis, 15 mai 1858.

Ce n'est pas pour tenir ma promesse que je vous écris, chère et belle voisine, mais parce que je songe à vous presque continuellement ! Et je n'ai que cela à vous dire. Je le jure par vos beaux yeux. Dans huit jours, je repars. Comme mon cœur battra en tirant votre sonnette !

3. Budget d'une journée de voyage en Algérie 20 à 25 F par jour + la traversée aller et retour. Un salarié gagnait alors environ 3 F par jour.



Comment va l'humeur ? Si vous saviez comme je pense à votre appartement qui vous contient et jusqu'aux meubles qui vous entourent ! N'avez-vous pas depuis mon départ senti, quelquefois, comme un souffle qui passait sur vous ? C'était quelque chose de moi qui, s'échappant de mon cœur, traversait l'espace, invisiblement, et arrivait jusque là-bas !

J'ai vécu depuis cinq semaines avec ce souvenir, qui est un désir aussi. Votre image m'a tenu compagnie dans la solitude, incessamment. J'ai entendu votre voix à travers le bruit des flots, et votre charmant visage voltige autour de moi, sur les haies de nopals, à l'ombre des palmiers et dans l'horizon des montagnes. Il me semble que j'ai emporté de votre chère personne une sorte d'émanation qui me pénètre... Quand je veux rêver à Carthage, c'est la rue de Vendôme qui se présente...

Et je me croyais pourtant revenu de tout cela ! Quel orgueil ! Le cœur est comme les palmiers, il repousse à mesure qu'il se dépouille...

Je n'ai eu aucune aventure ni tragique, ni amoureuse... J'ai vu ce matin, au palais du bey, tous les dignitaires de la Régence baiser la grosse patte de cet homme. J'en connais deux autres que je lui préfère... Laissez-moi les prendre et les couvrir de baisers... A vous ! A vous...

Si vous étiez très bonne, vous m'écrieriez tout de suite. Une goutte d'eau dans le désert, par pitié. ■

4. Née à Reims en 1837, elle vient à Paris et se lie à tout le milieu littéraire. Elle a un salon littéraire rue Vendôme.



## Éléments de bibliographie

BERTRAND (LOUIS), « Flaubert et l'Afrique », *Revue de Paris*, avril 1900.

- Larges passages des « notes du voyage à Carthage », *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1910.

- *L'Orient et l'Afrique dans l'oeuvre de Flaubert*, Paris, Mercure de France, 1912.

- *Le Mirage Oriental*, Paris, Perrin, 1909.

BESSION (A.), « Le séjour de Flaubert en Algérie », *Bulletin des amis de Flaubert*, mai 1968, n° 32.

BLOSSOM (Frédéric-Augustus), *La composition de Salammbô d'après la correspondance de Flaubert (1857-1862)*, Paris, Champion, 1914.

- « La correspondance de Flaubert pendant la préparation de Salammbô », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1913.

DOUBLET (Georges), *La composition de Salammbô d'après la correspondance de Flaubert*, Toulouse, Privat, 1894.

FLAUBERT (Gustave), *Correspondance*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1889-1893, 3 volumes. 1898-1917, 4 volumes.

- *Correspondance, supplément* recueilli, classé, annoté par MM. René Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon, Paris, Louis-Conard, 1954, 4 volumes.

- *Correspondance*, Lausanne, éditions Rencontre, 1965.

- *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, 1980, Bibliothèque de la Pléiade.

FREJLICH (Hélène), *Flaubert d'après sa correspondance*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1933, et Baltimore, Johns Hopkins University Press.

SALINAS (Michèle), *Voyages et voyageurs en Algérie, 1830-1930*, Toulouse, Privat, 1989.

- *Voyage à Carthage de Gustave Flaubert* Présentation et édition critique. M. Salinas Toulouse 1992.

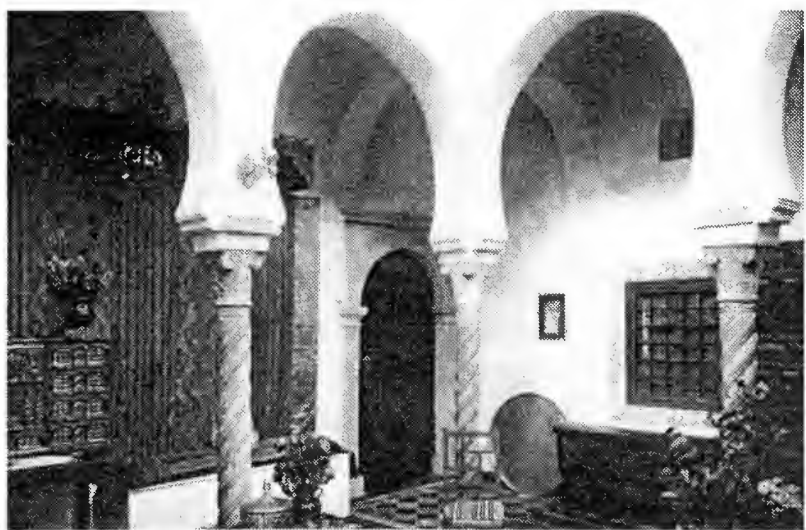


## Liane de Pougy Germain Nouveau

Notre homme singulier aujourd'hui est un « duo singulier ». La première, célèbre courtisane, a rencontré tout ce que Paris comptait comme célébrités en tous genres. Sa vie a été faite de strass et de paillettes. A l'opposé, Germain Nouveau a eu une vie plutôt terne et, n'était sa rencontre avec Rimbaud, cette vie était faite de tristesse semble-t-il. C'est le hasard qui les réunit aujourd'hui dans *Mémoire Plurielle* en un contraste assez saisissant.

### Liane de Pougy, une femme au triple destin

*Liane de Pougy fut ce que l'on a appelé dans les années 1900 une demi-mondaine, une des courtisanes en vue de Paris. Son triple destin est des plus étonnants, des plus singuliers. Née par hasard à la Flèche (Sarthe) en 1869 dans une famille de militaires, elle épousa plus tard un officier mais ce sera son seul acte « bourgeois » car, très vite, sa vie va basculer dans la galanterie où elle fera une carrière fracassante, cumulant les amours féminines et masculines les plus célèbres. Jusqu'au jour où elle séduit et épouse le prince roumain Georges Ghika avec qui elle vivra une folle passion avant de connaître le drame.*



La villa Mahieddine, un vieux palais turc



*A la mort de son mari en 1945, elle découvre un autre partenaire (si l'on peut oser ce mot) à sa mesure. Elle se tourne vers Dieu et finira sa vie en 1950 comme tertiaire de l'ordre de Saint-Dominique. Terminant ainsi une existence toute de plaisir par une sorte de pied-de-nez à ses compagnons et compagnes de débauche, même si l'on devrait prendre tout à fait au sérieux ce surprenant revirement.*

*Un épisode algérien de cette vie si remplie l'amène à vivre trois ans, de 1911 à 1913, à Alger avec son mari pour échapper, semble-t-il, aux commentaires et se faire oublier de son milieu. Elle est tout d'abord à l'hôtel Saint-Georges puis elle achète un vieux palais turc, la villa Mahieddine. Elle y a des amis, les de Galland, le maire d'Alger et son fils*

*Raoul, le peintre Georges Rochegrosse et sa femme Meryem.*

*C'est de cette époque que date la lettre que nous publions ici et dont nous ignorons le destinataire.*

**Jeanne Aldiguiet**

### **Campagne Mahieddine Chemin de Fontaine Bleue**

Alger 1912?

Mon ami, mon frère, songe à la douceur de venir nous voir par ici, voici notre nouvelle adresse et belle demeure. Viens-y. Je vis en almée et Georges en Pacha; nous avons une amie que tu aimerais et une excellente cuisinière digne des contes d'Hoffmann! Viens. Consacres-y une partie des bénéfices de Bel-Ami qui me sert aujourd'hui de prétexte à venir nous troubler, cher Nono, car je tiens à vous féliciter de ce que je lis de louangeux dans les feuilles qui, irrégulièrement, me parviennent en ma blanche maison, entourée de noirs cyprès, sous le ciel trop bleu. Viens. Gabrielle aimerait ce pays qui lui ferait du bien, et ce climat est délicieux pour l'amour sensuel que tu cultives à défaut de l'autre, mais « qui peut plusse peut moinsse » (sic), dit-on. On se sent bien, on se sent chaud, on se sent loin et on voudrait aussi les siens auprès de soi et tu es des nôtres, et, qui plus que toi, Nono perfide et subtil, serait des nôtres! Songe à ce voyage que tu accomplirais avec des regards vierges et qui rendrait si heureux tes deux amis qui t'aiment. Reynaldo Hahn est venu vendre sa musique. Je ne l'ai point vu. Je déménageais. J'ai fait un effort mais pas les efforts nécessaires et puis je ne tiens que ce qui vient à moi facilement. Comme toi, Nono du diable, qui va venir tout de suite, pour Pâques au moins et qui écrira ensuite et décrira si bien les voluptés et la langueur des heures orientales. A quand? Notre tendresse t'attend. Liane. ■

## Germain Nouveau et Rimbaud

*Germain Nouveau, comme nombre de jeunes poètes, débarque à Paris en 1872 et il est fasciné par la réputation assez sulfureuse d'Arthur Rimbaud. Il connaît la plupart de ses textes et les admire. Rimbaud est alors à Londres. Lorsqu'il revient à Paris en 1874, il rencontre Nouveau. Tous deux décident de partir ensemble et de vivre à Londres.*

*A cette période, Rimbaud termine Les Illuminations dont une partie est recopiée par Nouveau. Celui-ci quitte Londres et leur appartement de Waterloo Road et rentre à Paris. En février 1875 il reçoit, par l'intermédiaire de Verlaine, sorti de prison, un manuscrit de poèmes en prose que Rimbaud lui fait parvenir de Stuttgart. Ce sera leur dernier contact et Nouveau, lorsqu'il écrit à Rimbaud, le fait au hasard. A ce moment-là, il est professeur de dessin et il semble avoir besoin d'aide comme on peut en juger par les lettres écrites pour solliciter un poste et par la lettre qu'il écrit à Rimbaud comme s'il lançait une bouteille à la mer.*

*En 1893, il sollicite un poste de professeur de dessin, hors de France. Il se rend à Alger de sa propre initiative mais sa santé l'oblige à une nouvelle démarche, cette fois en vue de soigner ses rhumatismes dans une station thermale d'Algérie.*

*En décembre 1893, il tente de renouer avec Arthur Rimbaud, ignorant que celui-ci était mort deux ans plus tôt à l'hôpital de la Conception, à Marseille.*

Sa lettre adressée aux bons soins du Consulat de France à Aden fut transmise à la famille de Rimbaud.



**Jeanne Aldiguier**

**Germain Nouveau**

**à M. le ministre de l'Instruction  
Publique et des Beaux-Arts**

Marseille, 8 septembre 1893.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de m'adresser à votre haute bienveillance à l'effet d'attirer votre attention sur ma situation actuelle.

A la suite d'un séjour de cinq mois à

l'asile de Bicêtre, j'ai dû demeurer un temps assez long en inactivité, (plus de deux ans) pour me permettre de retrouver le calme et la présence d'esprit nécessaires à l'exercice du professorat.

Je serais heureux aujourd'hui de pouvoir rentrer en fonctions.

Malheureusement, je ne le pourrai que dans de certaines conditions.

Comme le témoigne le certificat ci-joint,



un rhumatisme des extrémités, cruellement tenace, me fait une nécessité de demander le climat de l'Algérie ou des colonies.

Il pourrait se faire que dans ces conditions mon vœu ne pût se réaliser dès cette rentrée des classes.

Au cas où il ne se trouverait point de poste vacant hors du climat de France, mon intérêt immédiat, les prévisions du médecin, et mes craintes personnelles me feront une nécessité de me mettre à l'abri, avant l'hiver prochain, d'attaques de rhumatisme qui menaceraient mon avenir de professeur de dessin.

Dans cette cruelle prévision, j'aurai l'honneur, Monsieur le Ministre, de solliciter de votre haute bienveillance un congé, dont je ne fixe pas la limite, avec des appointements d'inactivité, qui permettent de vivre honorablement, n'ayant d'autre part aucune ressource personnelle.

Mais plus heureux serais-je de pouvoir reprendre, dès la rentrée, mon service dans l'enseignement !

Dans l'espoir que vous voudrez bien accueillir favorablement ma demande,

Veillez agréer,

Monsieur le Ministre,

l'expression des sentiments de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

G. Nouveau.

*Ancien répétiteur au lycée de Marseille,  
ex-employé à l'Administration du ministère  
de l'Instruction publique, professeur de des-  
sin en congé, officier d'Académie.*

*59, rue des Grands-Carmes,  
Marseille.*

## Germain Nouveau au vice-recteur de l'Université de Paris

Alger, 21 mars 1894.

Monsieur le Vice-Recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser une demande à l'effet de recevoir de votre bonne obligeance, et dans le plus bref délai possible, un papier officiel constatant mes états de service comme professeur, jusqu'à ce jour.

Je suis actuellement en congé depuis le 15 mai 1891, époque où j'étais chargé de la suppléance du Dessin au lycée Janson-de-Sailly, par délégation rectorale.

J'ai débuté en octobre ou novembre, dans l'année 1884-85, à Bourgoin (Isère), et ai rempli les fonctions de professeur de Dessin à Remiremont (Vosges), avant d'être chargé de suppléances successives au lycée Janson-de-Sailly.

Avant d'appartenir à l'Université, j'ai été employé pendant cinq ans dans l'Administration de l'Instruction publique, comme en fait foi mon curriculum vitae.

Je vous serais obligé si ce fait pouvait être signalé par vous dans la pièce officielle que j'ai l'honneur de solliciter, et dont j'ai le plus pressant besoin auprès de M. le Recteur d'Alger, bien que cela ne soit pas strictement nécessaire.

J'ajouterai seulement que je suis tombé malade au mois de mai 91, et, depuis, des rhumatismes articulaires, notamment dans les petites articulations des doigts, m'ont forcé à solliciter un nouveau congé, que les circonstances, et d'ailleurs l'ordonnance du médecin, m'ont amené à passer en Algérie.



En vous remerciant d'avance, j'ai l'honneur d'être Monsieur le Vice-Recteur Votre dévoué serviteur,

G. Nouveau  
*Professeur de dessin en congé,  
officier d'Académie  
41, rue d'Orléans, Alger.*

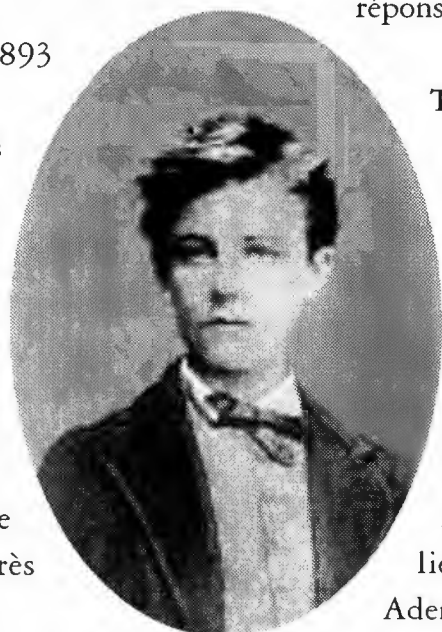
P.S. Il me serait indifférent, et même je préférerais que cette pièce fût envoyée directement aux Bureaux du Rectorat à Alger, où je sollicite l'hospitalisation à Hammam-R'hira (station thermale), par l'entremise de M. le Recteur, auprès du Gouvernement Général : ce papier m'est indispensable.

**Germain Nouveau  
à Jean-Arthur Rimbaud**

Monsieur Arthur Rimbaud, Aden.  
(Recommandée aux bons soins  
du Consulat de France)

Alger, 12 décembre 1893

Mon cher Rimbaud,  
Ayant entendu dire à Paris que tu habitais Aden depuis pas mal de temps, je t'écris à Aden à tout hasard et, pour plus de sûreté, je me permets de recommander ma lettre au consul de France à Aden.  
Je serais heureux d'avoir de tes nouvelles directement, très heureux.



Quant à moi, voici : c'est simple. Je suis à Alger, en qualité de professeur de dessin en congé, avec un éthique (sic) traitement, et en train de soigner (mal) mes rhumatismes. Il m'est venu une idée que je crois bonne. Je vais avoir en ma possession bientôt une certaine somme, et voudrais ouvrir une modeste boutique de peintre décorateur.

Il y a peu à faire à Alger, ville tuante ; j'ai pensé à l'Égypte, que j'ai déjà habitée plusieurs mois il y a sept ans ; puis enfin à Aden, comme étant une ville plus neuve, et où il y aurait plus de ressources, à mon point de vue, s'entend.

Je te serais reconnaissant de me dire ce que vaut cette idée et de bourrer ta bonne lettre d'une flopée de renseignements.

N'ai pas vu Verlompe depuis bientôt deux ans, non plus que Delahuppe. L'un est célèbre, et l'autre est au Ministère de l'Instruction publique commis-rédacteur, ce que tu sais peut-être aussi bien que moi.

J'attends pour couvrir mon épistole de bavardages plus longs, que tu m'aies fait réponse.

Ton vieux copain d'antan  
bien cordial,

G. Nouveau.  
11, rue Porte-Neuve,  
Alger.

Je suis en train d'apprendre l'arabe, sais l'anglais, et l'italien ; ne peut qu'être utile à Aden ■

### Le poète et sa mère très aimée

Jean Cocteau

Colette amie fantaisiste

Pour notre rubrique « écrivain public », nous avons choisi deux écrivains dont le talent d'écriture n'est plus à reconnaître et qui se révèlent, dans les lettres que nous avons choisies, comme des épistoliers plein de charme.

### Jean Cocteau découvre l'Algérie

*Les lettres à sa mère constituent un document irremplaçable non seulement pour saisir la personnalité affective de Jean Cocteau à travers ces relations passionnées, souvent exclusives, toujours empreintes d'une inépuisable tendresse, mais aussi pour appréhender la genèse d'une oeuvre poétique qui s'élabore dans cette correspondance. Ces quelques neuf cents lettres contiennent une manière de critique, appliquée à ses oeuvres saisies à leur point de départ et parfois expliquées dans leurs structures et leurs intentions. Elles contiennent aussi des poèmes restés inédits ou publiés dans des revues. La poésie graphique est aussi sans cesse présente, dans les paysages, les personnages dont le trait acquiert au fil des lettres cette perfection spontanée que nous connaissons maintenant. Même l'écriture proprement dite est parfois stylisée comme le graphisme imité de celui d'Anna*



Portrait d'Eugénie Cocteau par Joseph Wenckler (1848-1919)

de Noailles, qu'il s'amuse à enrouler sur l'en-tête de l'hôtel L'Oasis d'Alger où il séjourne avec Lucien Daudet qui l'accompagne dans ce voyage.

Les treize lettres d'Algérie reflètent l'ironie et le côté faussement désabusé du jeune voyageur, que démentent certaines descriptions lumineuses de Blida ou d'Alger. Elles présentent aussi l'intérêt de démystifier en partie l'origine d'un recueil poétique entièrement mené à son terme, mais dont le statut de l'auteur était resté flou. Nous voulons parler des Vocalises dont Cocteau prétendait détenir le manuscrit d'un certain Bachir-Selim qui aurait écrit en langue turque ou en arabe « moderne ».

Cependant Cocteau écrit à sa mère d'Alger le 12 mars: « Je suis heureux, je rapporte la valeur d'une moitié de volume !

Ce manuscrit traduit par un énigmatique J.-M. et jamais publié d'ailleurs, alors que sa fabrication était entièrement terminée, révèle-t-il la distance que Cocteau souhaite mettre entre lui et ces poèmes ? Procédé littéraire qu'il utilisa aussi plus tard pour *Le livre blanc* texte sulfureux dira l'éditeur, « sans nom et sans adresse ».

« J » serait l'initiale de son prénom et « M. » celui de Mahiédine, son jeune guide algérien.

Certains de ces poèmes seront publiés dans la *Revue des lettres Modernes*. La plupart sont restés inédits. Aucun manuscrit



Brouty

n'a été retrouvé. Seuls deux jeux d'épreuves sont parvenus à Pierre Caizergues. C'est lui qui a établi le texte des *Lettres à sa mère*, ouvrage publié chez Gallimard en 1989.

Quoi qu'il en soit, ces lettres d'Algérie révèlent un jeune Cocteau qui refuse les séductions faciles de l'orientalisme si galvaudé. Et, pourtant, il ne résiste pas plus que d'autres à la magie un peu trouble des musiques « flottantes et flasques » et du spectacle des « réjouissances nocturnes d'Alger si vulgaires et attachantes ».

La traversée a été pénible pour lui, il écrit aussitôt à sa mère. Par la suite Lucien Daudet prit en partie le relais de la correspondance.

Marie-Claire Micouleau

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,  
Alger. M<sup>me</sup> C.: « 15 mars 1912 ».

Chère Maman

Encore un peu malade pour écrire. Marseille. Salubre encombrement des agrès et des vergues sur un ciel antique. Bouillabaisse imprudente. Départ de la flotte athénienne. Malaise au bout de dix minutes de chevelure à la Chateaubriand. Demande à Marthe les détails immuables pour chacun, de cette parenthèse de sols mous et de chutes molles qui interdisent au poète le plus sublime spectacle, paraît-il, de solitude incompréhensible avec des parois d'infini. Cabine du reste somptueuse à capitons de fer-blanc et à rideaux de moire Pompadour. Au soir, gros encrier perpendiculaire à couvercle levé du hublot et nocturnes ricanements de Lucien parce que je prends le garçon des cabinets pour le quartier-maître, l'embrun pour des raz-de-marée, un rôle de vieillard pour une mutinerie d'équipage et la cloche des domestiques pour les signaux d'un brick-goélette!

Alger! (Peut-être erreur de direction) car sous une lumière d'orage froid, c'est Angers qui s'avance en demi-cercle ou quelque ville analogue. Navire encombré en une seconde. Valises, dames verdâtres, indigènes puants.

Hôtel de l'Oasis. Reynaldo<sup>5</sup> nous ouvre les portes d'une chambre très belle arrangée pour deux. Prix comique. Insomnie gémiss-

sante au milieu d'une tempête formidable.

« Pas d'azur » pas de « roses » pas « d'étoiles inédites ».

Je t'embrasse et préfère encore notre Anjou comme chante Villon<sup>6</sup>.

Jean.

Alger, 17 mars 1912

*Carte représentant des chameaux de bât*

Chérie,

Ce n'est pas vrai, les chameaux. Il n'y a que des vaches dans un paysage d'Asnières. Au fond, l'Atlas est ennuyeux comme un vrai atlas de collègue.

Je t'embrasse.

Vite des nouvelles!!!

Jean.

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,

Alger. 18 mars 1912.

Alger, le?

Maman chérie

Enfin une lettre <sup>7</sup>! J'avais, en face de cette mer où nulle arrivée de navire ne saurait être secrète, un peu ton impression lorsque le voisinage de Simone<sup>8</sup> nous rendait au Vieil Homme tout espoir impossible.

C'est le privilège des imbéciles d'être déçu. Une grande clairvoyance s'ajoute un rêve au lieu de s'en supprimer deux. Alger m'apporte ce qu'en supposait mon attente. Lorsque son demi-cercle attire comme un

5. Reynaldo Hahn (1875-1947), musicien, ami de Jean Cocteau depuis 1909.

6. Sic probablement pour Du Bellay.

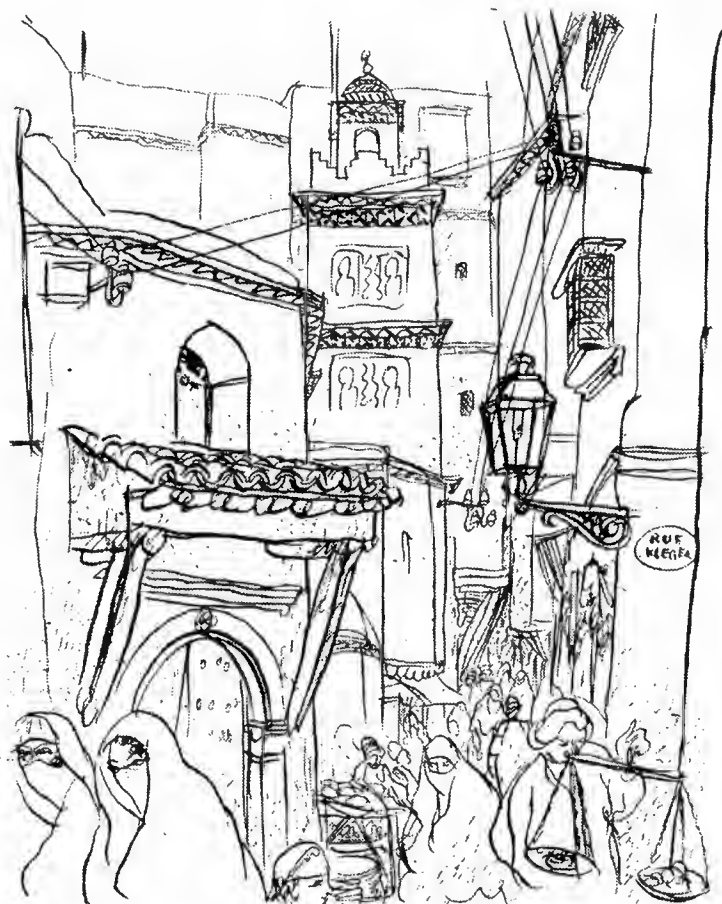
7. Cette lettre, qui aurait sans doute permis d'éclairer plusieurs allusions un peu obscures, n'a malheureusement pas été retrouvée.

8. Simone Casimir-Périer

aimant grisâtre la proue du bateau, c'est une morne sous-préfecture qui nous accueille. Le premier ciel même nous l'a « mise au point » et la mauvaise humeur se console vite à comprendre que c'est mieux ainsi, qu'elle est faite en réalité pour cette lumière et que cette discordance apparente n'est en somme qu'un surcroît d'ensemble.

Ce matin ciel « Bois de Boulogne ». Odeur d'absinthe et de chameau. Pas de touristes. Parmi la foule des commis voyageurs, errent sans but visible des vieillards vêtus de sacs et de serviettes sales, des gamins au doux sourire de miel et de morve, des jeunes hommes au visage d'indifférence attentive, des femmes ensevelies dans leur molle sépulture de linge, invisibles spectatrices de toute une kermesse pouilleuse.

Tout à l'heure en plein vieil Alger un spectacle très pour nous deux. Imagine une rue semblable à l'escalier de la cave maison-naise<sup>9</sup>, entre un marchand de chapelets en fleur d'orange et un pâtissier de beignets au miel, une porte ouverte sous la main protectrice de Fatma. C'est l'école. Accroupis les uns contre les autres en face d'un vieux maître à burnous blanc et à gros chapelet noir, quarante molles petites lunes camuses miaulent et hululent leurs lettres ou leurs



*Brouty*

« fleuves ». Ils tiennent quarante pancartes luisantes de fleurs et de signes et leur quarante tarbouches s'inclinent, se bousculent, se balancent. Au fait c'était peut-être leur catéchisme car que peut-on leur apprendre sinon : « Les géraniums coûtent plus cher que les pois chiches » ou bien encore : « L'homme qui prend ta mère est ton père. » (Cette dernière phrase nous a été dite par un guide à qui Lucien, ivre d'imprudence politique, essayait d'expliquer l'abjection française.)

Pauvre cher Choko<sup>10</sup> chéri quel perpétuel festival d'urines et d'ordures pittoresques

9. Celle de Maisons-Laffitte, la maison natale de Jean.

10. Chien de Jean Cocteau dont il écrit aussi le nom sous la forme : « Choco ».



Brouty

lui offrirait cette fourmilière dont la statue équestre du duc d'Orléans<sup>11</sup>, entourée, enserrée, tripotée, m'apparaît comme la reine pondueuse.

J'espère que Lucien te raconte la visite à Madame Fatma sorte de Madame Greffulhe<sup>12</sup> qui ferait payer l'orangeade aux hôtes de Bois-Boudran.

Je proposais hier par dépêche à Mme de Noailles l'échange bien simple en somme de l'Alsace contre cette côte « d'agneau ».

Je t'embrasse au-dessus des tonnes, des tramways, des vespasiennes et des vagues.

Jean.

Carte-lettre à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis, boulevard de la République,

Alger. 19 mars 1912.

Imagine-nous, chérie, visitant la mosquée algérienne. Lucien *cramponné* au grand prêtre devenu professeur de skating, par épouvante d'une chute sacrilège sur des carpettes en ficelle où glissent les babouches trop vastes, moi l'oeil en larmes sur mes bottines blanches enfouies au fond de savates nauséabondes.

Notre attitude relève de « Bouvard » et du cousin « Paul » dans *Les Petites Filles Modèles* !

Jean.

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis, Alger. 23 mars

Maman chérie

J'ai lu et relu ta lettre si bonne, si drôle, si rassurante ! Chez nous la joie native se réinstalle et je pense que demain soir nous sortirons en costume arabe. Notre guide (espèce d'incroyable Scapin) m'affirme qu'avec la gandoura blanche et le fez je ressemble à un jeune lettré de famille noble... Il faut que je te raconte « la Casbah » (quartier des femmes).

On marche comme dans le tuyau même de la flûte dont la musique flottante et tournoyante se désole autour d'un tambourin

11. La statue se trouvait devant la mosquée Djemaa Djedid, place du Gouvernement.

12. La comtesse Greffulhe (1860-1952), née princesse Élisabeth de Caraman-Chimay, tenait sa cour rue d'Astorg ou en son château de Bois-Boudran. On dit qu'elle fut un des modèles de Proust pour le personnage de la duchesse de Guermantes dans la Recherche.



flasque. Les « dames » se tiennent assises sur leur seuil, ou bien couchées dans leur vestibule, ou bien debout au fond de salles étroites dont on devine la peinture uniforme.

Enveloppées de gazes, de tulles, de mousselines du rose des roses ; et on sert de l'absinthe, elles s'ennuient avec de grosses figures rondes.

En voici une qui se tourne et se retourne et soupire contre sa porte avec la somnolence hargneuse (ô Sulamite) de certaines dames en wagon, une autre qui fait signe avec politesse, une autre immobile secoue autour d'elle un ventre qui semble postiche, enguirlandé de marguerites, une autre qui s'enferme avec un zouave et supprime d'un geste le petit théâtre précaire de sa chambre bleue.

Le saisissement médiocre de cet extraordinaire spectacle relève de ce murmurant, continu, grave et secret somnambulisme, par lequel la gêne qui aurait pu dépayser les Arabes aux « expositions » « reconstitutions » etc. ne se mêlait pas une seconde à leur solitude publique.

On ne les découvre pas mieux là qu'ailleurs, sinon à cause de l'atmosphère « oubliable » si l'on peut dire (l'adjectif est impropre, je veux dire qu'il n'y a guère de différence entre les températures du corps et du climat), où se meut leur réjouissance nocturne. Le plus souvent deux par deux, le vieillard avec le vieillard, le gamin avec le gamin, le jeune homme avec le jeune homme, ils se tiennent par les doigts, discutent et dandinent leurs épaules tout le long et à l'intérieur de cette flûte sombre aux parois d'eau



croupie, de murailles et de ciel dont les trous lumineux seraient ces rondes petites cellules où guettent les prostituées avec une lampe qui les veille.

En haut ces coutumes, ces rites, cette âpre courtoisie, têtue persistance indigène. Un jeune homme à burnous blanc sort d'une muraille et ferme une basse porte où s'écarquillent les dix doigts fatmiques ; un vieillard le rencontre, s'incline, le baise au front et lui parle avec une noble déférence. Cette courte scène m'enseigne seule les rangs respectifs des deux Arabes...

En bas, cette inféconde, incomplète recherche européenne, cette absinthe et ces borgnes qui rôdent et ces tristes sourires entourés de petite vérole.

Je pense de plus en plus à l'échange, un soir, comme ces gamins échangent leurs beignets et leurs billes, de la vive Alsace contre la morne Algérie.

Je t'aime.

Jean.

Cela me fatigue tant d'écrire, lis ce qu'il te plaira de cette lettre à ceux qui pensent aux voyageurs et qui me prouvent leur affection en te prouvant la leur.

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,  
Alger. Dimanche 24 mars 1912  
après la retraite aux Flambeaux

Ma chérie

Tes lettres me consternent et me mettent dans des états dont Lucien s'amuse ! En effet, depuis le lendemain de notre arrivée je t'envoie chaque jour ou presque de longues lettres sur cette ville de laideur captivante et le courrier m'apporte chaque fois des reproches de silence et de « maladresse locale ».

Notre soleil d'Alger (une joue chaude, une joue froide) notre port qui ressemble à s'y méprendre à la fourmilière avec cette grouillade rousse autour des formes, larves que l'un roule et l'autre contourne, notre mer où le reflet lumineux est si large que l'eau est sans couleur sous un ciel trop illuminé pour lui en offrir une, notre navire anglais, gris pâle et net, où les cadets organisent avec les zouaves du sol des politesses musicales où nos hymnes s'entrecroisent, toutes ces choses distillent de la nostalgie avant même qu'on s'y attache.

Notre existence est calme, avec les aventures que j'attire par auréole native (Lucien doit te raconter la rencontre monstrueuse des cocottes dont l'une enlève sa toque pour mirer un visage de nonne dans une glace cousue à la coiffe) !

Hier, travail au « café Malakoff » petite boîte maure où les professeurs se réunissent et conversent avec les érudits. Je préfère le café des pêcheurs où je raconte des histoires devant un public extasié !

Nous savons tous les recoins, tous les tics, toutes les doctrines, toutes les manières

d'Alger. Que notre cercle amical se rassure, j'ai, même en état de paresse, encore des ressources de joie !

Tout à l'heure, train pour Blida où nous déjeunerons contre un espalier de roses (tu vois que nous ne sommes guère à plaindre) !  
Jean.

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,  
Alger.  
28 mars 1912.

Maman chérie

Nous avons enfin, après une semaine de plaintes niaisées sur la fraîcheur délicieuse, le célèbre et très spécial sirocco.

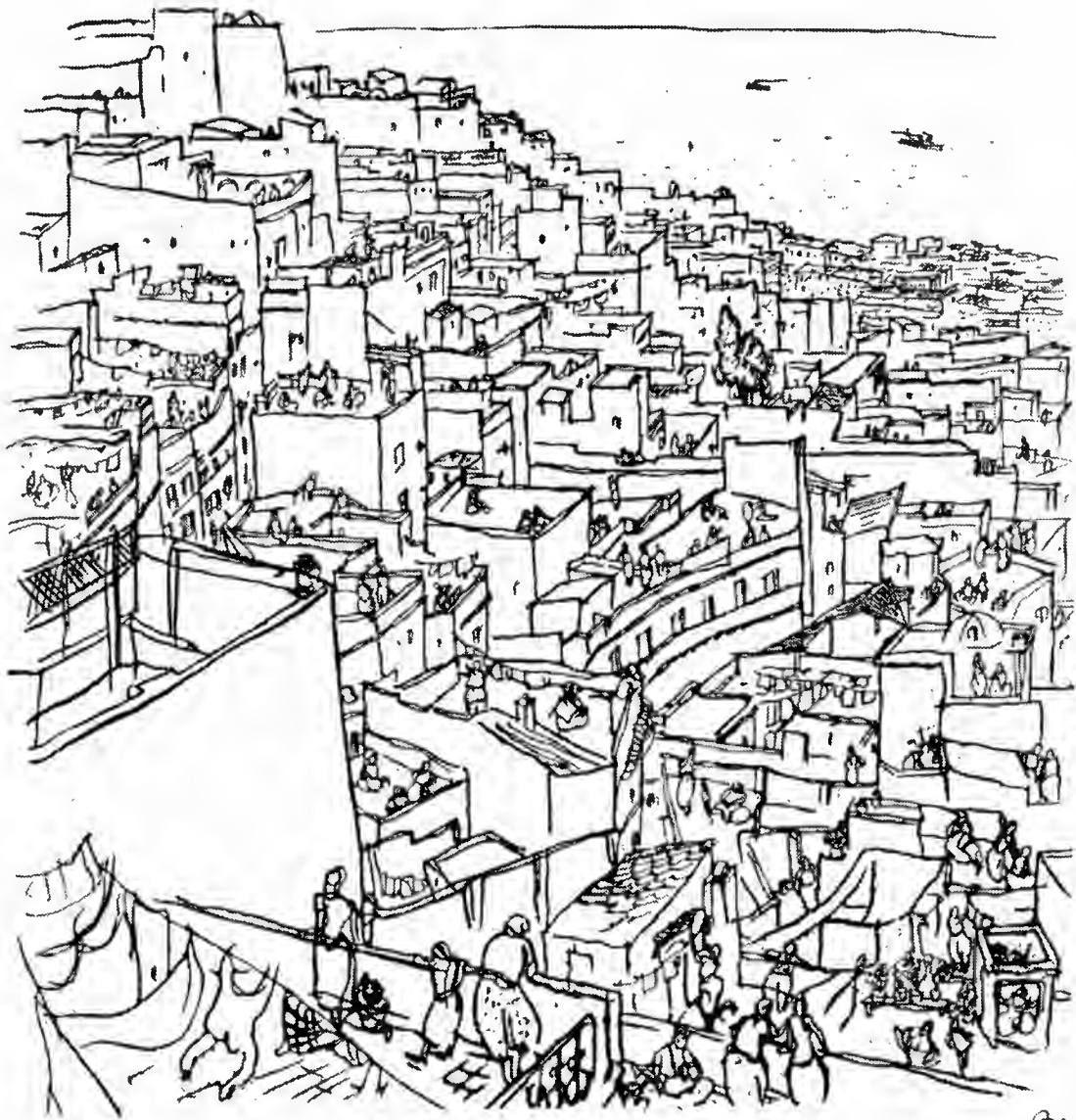
*« Le mou, l'envahisseur, le pâle sirocco  
Qui fait tomber la force et les noix de coco »*

La ville moite respire à peine sous cette cloche silencieuse. Les montagnes prennent un aspect de mirage et sur la mer vierge, pour la première des cent mille petites vagues blanches qui roulent à sa surface, une petite barque ressemble au berger qui aurait perdu ses moutons.

Ne t'épouvante pas ! J'ai un peu de mal de gorge, venu des sautes de température. Cela retarde notre fuite mais marche une bonne route. Je rêve d'Afrique, de campagnes environnantes, de chameaux et de sables. Partir serait ne jamais sans doute connaître toutes ces choses et c'est pourquoi je te réclame cette rallonge orientale.

Ton aspirine fait miracle et les grosses oranges blidesques ajoutent au régime.

Chère maman, de quel coeur chaviré j'aime les endroits que j'habite ; que de tristesses, que de luttes multiples cette aptitude poétique me réserve. S'il me faut à chaque



Broudy

départ traîner après moi toutes les maisons, tous les arbres, toutes les personnes d'une ville et ne me décharger de cette douloureuse caravane que pour me rendre l'esclave d'une autre, peut-être il vaudrait mieux une éternelle promenade entre ma baignoire et mon bocal japonais !

Si tu étais avec nous, peut-être ce voyage se prolongerait-il beaucoup. Biskra. Le ruis-

seau des singes. Tunis, Constantine, le val des Folles, et encore la paradisiaque Blida en compagnie de ta chère gentillesse et de ton admirable sens des belles heures, quel rêve pour le plaisir immédiat et notre mémoire commune.

Si c'était possible (mais cela me semble impossible comme tout ce qu'on espère) télégraphie-le-moi<sup>13</sup>. Je sais, avec quelle

---

13. M<sup>me</sup> Cocteau répond négativement le 1<sup>er</sup> avril.

reconnaissance de chaque seconde, les sacrifices que t'impose ma joie d'être loin de notre ville néfaste, mais pour se créer ensemble de si bons souvenirs, le sage n'est-il pas d'être un peu, si peu, fous.

Je t'aime.

Jean.

P.S. Garde mes lettres qui sont mes seules notes pour un travail que je compte faire.

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,  
Alger. 31 mars 1912

Maman chérie

Mon rhume passe tout à fait. Lucien venant d'être appelé d'urgence par l'impératrice<sup>14</sup>, il me décide à rester encore jusqu'à vendredi, car jamais je ne ressens plus un des malaises de Paris et il ne veut pas m'empêcher de finir cette étonnante cure de chaleur.

Je suis heureux. Je rapporte la valeur d'une moitié de volume<sup>15</sup>. L'idée seule de te rejoindre me console de quitter ce climat, ces promenades en barque, cette sublime Chiffa, Blida la paradisiaque. Nous avons eu de la chance de ne pas nous rendre à Biskra; Liane<sup>16</sup> m'écrit qu'on y rencontre notre sous-voisine « entourterellée » de velours gris mauve, sa pomone de fille et son aztèque de gendre, plus les Lorencey, Oppenheim, etc. Tu me devines au centre de cette bouilloire dix fois plutonesque! Quelle joie de te raconter en détail ce voyage drôle et délicieux!

Tout à l'heure je vais conduire Lucien au bateau qui le mènera vers Huguhuth [aux hanches de mauresque agitant, sur le quai, des palmes en cheveux de Napoléon. Je t'embrasse mille fois.

Jean.

P.-S. J'avoue que l'idée de voyager seul m'amuse comme le cirque à neuf ans.

J.

Re P.-S. Les oranges sont pour beaucoup dans ma guérison, quelles drogues bonnes à boire et miraculeuses!

Papier à en-tête Grand Hôtel de l'Oasis,  
Alger 4 avril

Chérie - Je serai peut-être déjà au milieu des panaches de Choko lorsque te parviendront ces dernières lignes algériennes.

Il pleut, et comme tu m'annonces qu'il neige, j'en conclus que c'est partout la même chose.

La pluie me navre. Comme je demande à Mahieddine<sup>17</sup> ses pronostics pour le temps, il me répond: « Le mois de pleine lune personne « il » ne peut dire. On voit sept années en un jour. »

*Malaise préventif* d'un *Timgad* peu futur, je regarde la mer avec une morne amertume à la manière dont on contemple l'inévitable.

Je t'embrasse

Jean.

P.-S. Le temps de me raser, il n'y a plus un nuage au ciel !!!! ■

14. L'impératrice Eugénie, à qui il a présenté Cocteau l'année précédente au Cap-Martin.

15. Il s'agit d'une partie des poèmes qui composent *Les Vocalises de Bachir-Selim*.

16. Liane de Pougy, en séjour également en Algérie à cette époque.

17. Son jeune guide algérien.



**Gabrielle-Sidonie Colette**, une femme en quête de sa vérité et de sa liberté, un symbole pour la libération des femmes au xx<sup>e</sup> siècle.

*En 1931, « l'ingénue libertine » s'est assagie, la frivole amoureuse, l'actrice impudique de music-hall a maintenant cinquante-huit ans ; elle a glissé des liaisons sulfureuses vers des amitiés vraies et cependant sa correspondance n'a rien perdu de la spontanéité parfois provocante, de la sensualité toute charnelle qui l'ont toujours habitée.*

*Loin derrière elle sont les Claudine, les Chéri et le Blé en herbe, elle a divorcé de Willy, son pygmalion maudit. « En peu d'heures, un homme sans scrupules fait d'une fille ignorante un prodige de libertinage, qui ne compte plus aucun dégoût. » Elle a épousé Henry de Jouvenel, elle est baronne et « c'est un titre qui m'allait comme une plume dans le derrière » s'écriera-t-elle dans Mes vérités...*

*Et pourtant quand elle retrouve ses Apprentissages, elle n'hésite pas à affirmer " ce qu'on appelle la vie de bohème m'a toujours convenu aussi mal que les chapeaux emplumés ou les pendants d'oreilles. "*

*Elle a longtemps oscillé entre ses racines terriennes et les scandales mondains et, désormais, c'est la romancière assagie et unanimement reconnue qui l'emportera.*

*En cette année 1931, elle va donner un cycle de conférences en Autriche, en Roumanie et en Afrique du Nord où ont été écrites quelques-unes de ces Lettres à Hélène Picard une nouvelle amie écrivain rencontrée dans les salons du gratin littéraire de Paris et aussi deux ou trois cartes qui font partie de la correspondance à Marguerite Moréno, l'amie de toujours, qu'elle a connue quand la comédienne n'était encore que l'épouse de Marcel Schwob, le " nègre " de Willy.*

*Après des liaisons avec les Liane de Pougy, les Meg Villard, les Polaire, les " Missy " (Mathilde de Morny, marquise de Belbeuf), toutes demi-mondaines ou même tarifées, ces amitiés-là sont saines et en tout cas durables jusqu'à la mort.*

*Colette découvre l'Afrique du Nord avec moins d'enthousiasme que la Côte d'Azur dont elle tombe amoureuse au point d'acheter une maison " La treille muscate " à Saint-Tropez. Peut-être est-elle un peu blasée, peut-être refuse-t-elle de se plier aux modes orientalistes. Nous dégustons néanmoins dans ces lettres des notations savoureuses où le pittoresque frelaté le cède à la simplicité des sensations des couleurs et des parfums.*

*Pour ces lettres, nous avons choisi l'ordre chronologique qui nous fait ainsi passer alternativement de Marguerite Moreno à Hélène Picard.*

**Marie-Claire Micouleau**

A Marguerite Moréno

Sidi Bou-Saïd 11 avril 1931

Ma Marguerite, il fait beau. Tout va bien. Des lilas, des roses, des verdure toutes neuves, - les souks aimables et truqués, - hier Bizerte, demain Sousse... Tendresses et amitiés de Maurice.

### Lettre à Hélène Picard

[Sur une carte postale représentant la place de Tunis à Kairouan].

[Cachet postal : Tunis, 13 avril 1931.]

Chère Hélène, mon Hélène, quel beau voyage ! Je le gagne à coups de " verbe " et à la sueur de la langue. Mais Kairouan vaut toutes les peines. Il a tant de beautés, et des cavaliers à hanter tes songes ! Tendrement.

Colette.

### À Hélène Picard

Hôtel Transatlantique

Constantine, le 14 Avril [1931]

Mon Hélène, vite une petite lettre, je profite de ce que je suis couchée, et de ce que je ne parle que demain. Je suis un peu malade : surmenage, et intoxication naturellement. Partis de Tunis hier à 3h. après midi, nous ne sommes arrivés ici qu'à 8 h. 1/2 ce matin ! Et nous trouvons ici une dépêche qui me demande une conférence de plus à Mascara et une autre à Sidi-bel-Abbès... Ce que je vois de ma fenêtre est une compensation à tous les maux. La belle vieille ville, couverte de tuiles anciennes rousses, grises, a l'air de nager sur une eau bleu d'azur, car les parois verticales sont

enduites de chaux bleue ; que tu aimerais ces couleurs, ce grand ravin vert plein de fleurs sauvages, et les jardins, les lilas, les roses et la clématite déjà ! Et le ciel est habité de cigognes autant qu'à Rabat.



Dessin Hans Kleiss

Sousse est une ville pour nous, j'y étais avant-hier et c'est de là que je visitai Kairouan. Sousse assise au bord de son quai, la mer au ras de la rue, des tartanes comme à St Tropez... C'est toi qui devrais voir tout cela avec moi ! Mais tu es la seule créature capable d'inventer ce que tu ne peux voir. Mon Hélène, au revoir jusqu'à ma prochaine halte ! Je t'embrasse et t'aime de tout mon coeur.

Ta Colette.

[Sur une carte postale d'Alger représentant des Arabes dans une rue.]

### A Hélène Picard

[Vers le 15 avril 1931]

Mon Hélène, si tu avais vu les singes en liberté au ravin de la Chiffa ! Et les antilopes du jardin de l'hôtel qui ont des yeux de velours noir, avec des cils aux deux paupières, de longs cils presque bouclés ! Et les mères singes qui ont deux petites mamelles comme les femmes ! Et les crevettes qu'on





Gorges de la Chiffa. Châlet-Hôtel du ruisseau des Singes.

mange au restaurant du port, des crevettes grosses comme des saucisses ! Et le soleil et tout ! Et une fleur qui ressemble à un cacatoès !

Je t'embrasse, et<sup>18</sup>

### A Marguerite Moréno

Alger, 19 avril 1931<sup>19</sup>

Je reviens, ma chère âme, lentement. Mais les trajets sont longs. Et je totalise, comme on dit, les nuits en chemin de fer. Maurice est parti, je serai là sans doute vendredi matin. Les jardins sont déchaînés ! Te verrai-je un peu ? Je crains bien que non. Maurice et moi nous étions épris de Constantine, que Breugnot nous a montrée intelligemment. Tu te souviens de l'assistant metteur en scène de *Fracasse* ? Si les oreilles ne t'ont pas tinté, c'est que tu es sourde.

Ce garçon a été gentil comme tout.

Je t'embrasse tendrement, ma Marguerite. Amitiés à Pierrou. J'ai eu une très belle séance hier à Alger. Quel secours qu'une bonne salle. L'Opéra a une acoustique irréprochable et toute la salle, toute, était louée. Mais comme on dit, je touche pas sur la recette !  
Ta Colette.

### A Marguerite Moréno

Oran, 20 avril 1931<sup>20</sup>

O ma Marguerite, comment savais-tu - car tu me l'as fait prévoir ! - que je ne trouverais pas un seul bracelet tordu ? J'ai em... mené Maurice chez tous les marchands indigènes dans nos villes : il n'y a qu'une ferblanterie d'argent travaillée [sic] en mille motifs mérovingiens, et jamais de bracelets-torsade. Aux demandes que je faisais, une seule réponse, et dédaigneuse : « Oui, oui, tordu, ça, c'était autrefois » Maurice en fut, dirai-je, étonné. Crois-tu que nous avons fait toute la rue de la Lyre, à Alger ? Un marchand me dit : « Vous en trouverez à Tozeur. » Et voilà. Je suis honteuse d'être bredouille. Une « dame » d'Alger m'a dit que je n'en trouverais pas dans la ville. Pourquoi cette disette soudaine, ô toi qui sais tout ?

Dans une heure, j'opère ici. C'est la dernière ville. Mercredi, on s'embarque. A moi

18. Le texte est interrompu ici, le bord de la carte ayant été coupé.

19. Carte d'Alger, inscription : 77 rue Notre-Dame des Champs.

20. Carte d'Oran représentant « Les Planteurs, - La Maison de gardes ».

Contast  
Valérie Hardy

## Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954)



le bateau, Port-Vendres, le train et Paris. Ces nuits de chemin de fer ne sont pas un repos. Je t'embrasse et je t'aime, amitiés à la « star » Pierre Moreno.

Ta Colette.

*Sept ans plus tard, Colette retourne en Afrique du Nord pour « des raisons professionnelles » comme elle le dit dans cette lettre à Hélène Picard (nous possédons un récit de ce voyage dans Notes Marocaines et En Algérie).*

Sur une carte postale de Fès représentant le « Pont portugais sur l'oued »<sup>21</sup>

A Hélène Picard

[Cachet postal : Fès, 12 novembre 1938.]

Eh oui, mon Hélène, je suis à Fez. Voyage professionnel reportage de cour d'assises, pour Paris-Soir. Aurais-tu cru cela de moi ? En avion, je pense à toi. Je regardais une mer de nuages sous nous, finement, régulièrement moutonnée à petites ondes, et d'un tel

rose sous le soleil levant, que cette heure avait l'air d'un des spectacles que tu crées en rêve. Au-dessus de la mer lisse et bleue, vue de très haut, et traversée d'un vol de grands nuages blancs chahuteurs : nous marchions sur un ciel renversé.

L'immense Fez ancienne n'a pas d'éclairage nocturne. Aucune voiture n'y peut passer. Hors des remparts, une bague de ville européenne, autos, pharmacies en délire, cafés aveuglants. L'intérieur, c'est une ombre indicible, le dédale, le secret absolu. Je rends grâce au hasard qui brusquement me ramène ici, pour une semaine environ. Dans le magnifique jardin en terrasses du palais changé en hôtel, les daturas ont des fleurs d'une coudée de long, et rien ici ne dénonce l'automne.

O mon Hélène, nulle part je ne t'oublie. Je t'embrasse tendrement et tendrement, et Maurice est à tes pieds.

Ta Colette. ■

Colette  
née à Saint-Sauveur en Puisaye 1873  
morte à Paris 1954  
*Lettres à Hélène Picard* publiées en 1958 -  
Flammarion  
*Œuvres complètes* dont correspondance  
dispersée dans les 4 tomes La Pléiade  
1984 n° 314  
1986 n° 327  
1991 n° 381  
2001 n° 481  
Bouquins (Laffont) 3 volumes 1989  
Lettres dispersées  
*Œuvres complètes* 3 volumes 1960  
Flammarion

21. Colette a poursuivi sa missive sur un papier à en-tête du Palais Jamaï, hôtel dans lequel elle était descendue.

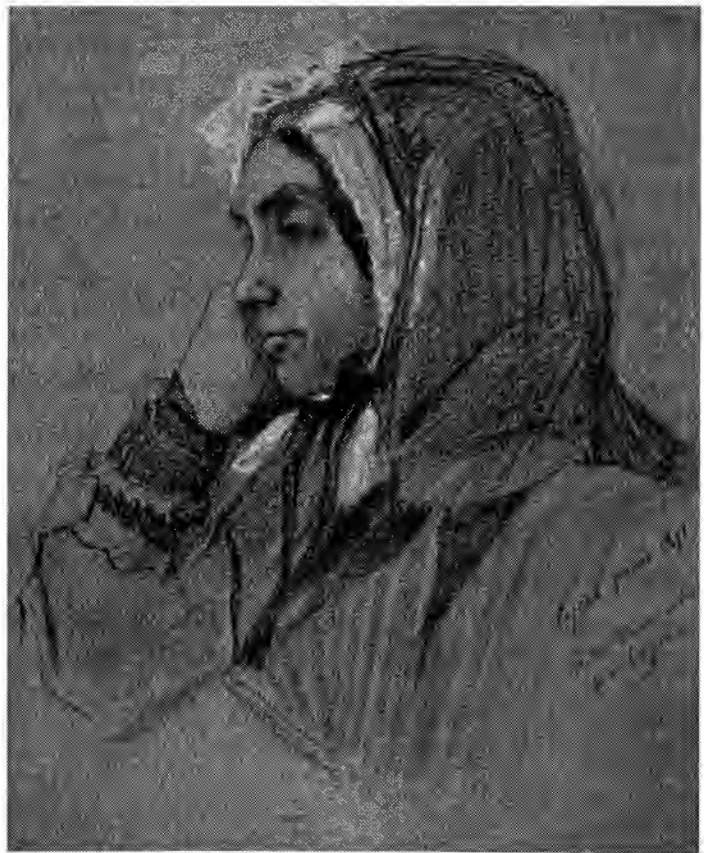
## Un fils aimant, un ami fidèle

### Eugène Fromentin (1820-1876)

Nous aimerions ici évoquer les correspondants d'Eugène Fromentin, en l'occurrence sa mère et deux de ses amis, Bataillard et Du Mesnil et souligner l'importance qu'ils ont eue dans sa vie.

*Madame Fromentin s'inscrit dans la relation filiale conflictuelle vécue par Eugène durant toute sa vie. Enfant timide mais tenace, jeune homme « comme il faut », mais téméraire, il souffrit à la fois de l'autorité de son père qui entendait régir la carrière de son fils et tout autant de l'affection débordante et toujours inquiète de sa mère. Eugène Fromentin n'en n'aimera pas moins ses parents et fit de sa mère durant ses absences de la maison familiale une confidente privilégiée.*

*Il faut aussi rappeler l'épisode de Léocadie Bérard, cette jeune femme mariée que Fromentin aima passionnément dès le collège, ce qui fit scandale dans la bonne ville de La Rochelle. La pieuse madame Fromentin tenta par tous les moyens de mettre fin à la liaison coupable, y compris le dénigrement: « elle lit les livres inconvenants, elle fume... ». Cela n'empêcha pas Fromentin d'écrire à sa mère des lettres nobles et désespérées lorsque Léocadie mourut en 1844. On sait que Dominique fut écrit en mémoire de cet amour contrarié et romantique.*



La mère de Fromentin, fusain



Dessin au crayon

*Le premier voyage de Fromentin en Algérie (10 mars 1846 – 10 avril 1846) fut également source de scènes familiales homériques. Il fut entrepris par le jeune homme à l'insu de sa famille et « couvert » par son ami Bataillard qui devait expédier de Paris à madame Fromentin et à intervalles réguliers des lettres pré-écrites par le fils cachottier. Mais, à la réflexion, Bataillard n'avait pas envoyé les lettres. La mère éplorée était restée plusieurs semaines sans nouvelles. Il fallut bien au retour se confesser. Fromentin envoya à sa mère trois fleurs cueillies pour elle, pour implorer son pardon et la persuader qu'il ne s'agissait pas d'un acte d'émancipation. Après le salon de 1847 qui avait beaucoup fatigué le peintre, sa mère s'était évanouie en constatant, à son retour au bercail, la maigreur du fils bien aimé et... son front dégarni.*

*Tarauté par le souvenir de la fascinante Algérie, Fromentin entreprit son deuxième voyage (24 septembre 1847 – 23 mai 1848) qui lui permit de quitter un environnement familial clos et étouffant et de poursuivre sa carrière de peintre comme il l'entendait.*

*C'est au cours de l'année 1851 qu'il prit une décision qui devait encore une fois contrarier vivement ses parents. Il annonça son désir de se marier avec Marie, la nièce de son ami Du Mesnil. Les Fromentin étaient opposés à ce projet, principalement pour des raisons financières: Eugène avait des dettes, aucun revenu régulier et la jeune fille n'avait pas de dot. A l'occasion de ce désaccord, ce fils aimant eut ce cri déchirant: « Voudriez-vous me punir pendant toute ma vie d'avoir fait de la peinture! »*

*Le mariage eut lieu cependant et c'est avec sa jeune femme de 22 ans que Fromentin partit en 1852 pour son troisième voyage en Algérie.*

*Il est temps d'introduire ici l'importance considérable de l'amitié dans la vie de Fromentin. Il avait à peine vingt ans quand il connut à Paris Paul Bataillard, originaire comme lui de La Rochelle et fidèle auditeur, comme lui, des cours de Michelet, Quinet et de Sainte Beuve. Le jeune homme brillant entrera par la suite à l'Ecole des Chartes et deviendra un spécialiste des Tziganes en*

Europe. C'est lui qui présentera en 1842 Armand du Mesnil à Fromentin. D'abord modeste employé de ministère, du Mesnil devait devenir plus tard Directeur de l'Enseignement Supérieur, tout en poursuivant une carrière d'auteur dramatique. On le retrouvera tout au long de la vie de Fromentin. Du Mesnil c'est l'intime, c'est le frère choisi. On peut penser que Fromentin trouva dans la famille de son ami un véritable foyer. On a même pu dire qu'en épousant Marie, il épousait la famille du Mesnil, n'oubliant jamais que c'était elle qui avait ouvert sa bourse pour financer le second voyage en Algérie. Armand du Mesnil obtint une commande de



Femme algérienne avec enfant, crayon

l'Etat pour le troisième voyage. La seule condition était de fournir une esquisse du tableau demandé. Fromentin, dans une lettre, s'ouvre à Armand du Mesnil de ses angoisses (8 octobre 1852): « J'ai fait toute la soirée des croquis et avant-hier et hier je suis accouché d'un tableau arabe. C'est un chef arabe, entrant, suivi de cavaliers, dans une tribu et salué à coups de fusil par des cavaliers qui vont à sa rencontre ».

C'est lui qui s'inquiétait si fort de voir son ami s'enfoncer dans le sud, sans escorte sûre dans un pays à peine pacifié. C'est lui qui sera naturellement le dédicataire d'Un Eté dans le Sahara.

Eugène Fromentin écrit ces lettres au cours de son troisième voyage en Algérie (5 novembre 1852 – 5 octobre 1853). C'est au cours de ce voyage qu'il exécute à Laghouat, à peine pacifié, les dessins qui illustrent cet article<sup>22</sup>.

Nous arrêterons là l'évocation des correspondants habituels de Fromentin. Il y aurait tant à dire sur ce fils révolté et soumis et sur la fidélité indéfectible qu'il a portée à ses amis de jeunesse tout au long de sa vie.

Anne-Marie Briat

22. Pour plus de détails sur le peintre-écrivain et ses voyages on se reportera à l'article de Denis Fadda paru dans le N° 27 de *Mémoire Plurielle*.

*Le 5 novembre Eugène et sa femme ayant obtenu un passage gratuit s'embarquent pour Alger. Tous deux s'installent à Mustapha pendant six mois<sup>23</sup>. Puis il pousse jusqu'à Laghouat tandis que sa femme accompagnée d'Armand du Mesnil repart vers Blidah où elle séjournera dans la famille de Charles Labbé.*

*Il souhaite qu'on ne lui conteste pas le droit de peindre l'Afrique même dans sa saison chaude et ses régions calcinées. Il voulait absolument « voir sur place », vivre comme les habitants du pays qu'il décrivait, qu'il dessinait et cela au plus fort de la saison d'été et dans des régions calcinées. Il écrivait alors : « j'aurai huit jours à peu près – soixante-quinze ou soixante-dix huit lieues de désert, sable, dunes, plaines pierreuses entre le Tell et moi, je pourrai parler sciemment des choses et des gens du désert, et je crois que, pour les esprits complets, cette solitude a sa poésie ».*

**À Madame Eugène Fromentin.**

Laghouat, 8 juin 1853.

Tu recevras un croquis de notre maison, cela vaudra mieux que des descriptions qui ne pourraient te la faire comprendre. Ce qu'il faut que tu saches seulement, c'est qu'il n'y a ni porte extérieure, ni porte aux chambres. Nous avons simplement une couverture en manière de portière à la nôtre. Nous sommes à

l'étage, car toutes les maisons de Laghouat en ont un, même assez élevé. On y monte par un escalier de pierre ou de boue, vrai casse-cou qu'il faut beaucoup de précautions pour escalader ou descendre sans danger. Notre chambre, par extraordinaire, est blanchie, mais le plancher est de boue, tantôt en poussière comme une route, tantôt en boue liquide; aux heures où l'on peut abattre la poussière, nous y vidons un bidon d'eau. Il y a un châssis à la fenêtre, tendu d'une toile d'emballage qui n'amortit pas assez le jour, mais qui, du moins, laisse jour et nuit circuler un peu d'air. Je dis toujours notre, car M. Casins, le peintre, partage ma chambre... M. Bellemare, en occupe une pareille, sur la terrasse et porte à porte. M. Casins couche sur deux tréteaux, moi sur mon lit de cantine, sans matelas, bien entendu, mais sur la toile du fond. On m'a prêté deux petits draps; j'ai ma couverture de cheval pliée en deux, moitié dessous moitié dessus, je suis sérieusement très bien...

Notre maison, qui se trouve être celle attribuée aux étrangers et qu'on a fait disposer et réparer exprès, doit d'ailleurs prochainement être convertie en bureau arabe. Le châssis de notre fenêtre, qui est scellé dans le mur, nous laisse apercevoir à travers la toile la grande place de Laghouat avec la maison du commandant

23. Dans l'hiver 1853, le critique Charles Clément rejoint Fromentin à Alger : « Je le vois encore dans cette cour infecte où les Arabes mettent leurs chameaux en entrant dans la ville. Au milieu du brouhaha, et sans se soucier des morsures et des ruades de ces méchantes bêtes, il travaillait avec acharnement de l'aube à la nuit, refaisant vingt fois la même étude avec une ardeur et une ténacité que l'on n'aurait pas soupçonnées chez un homme si nerveux et d'une apparence si délicate. » (Charles Clément, *Journal des Débats*, 26 janvier 1877).



en face et l'église un peu à gauche ; l'une est un ancien bain maure, l'autre est une ancienne mosquée. De notre terrasse, nous dominons d'abord un fouillis de têtes de palmiers et par-dessus tout le sommet de la ville du côté de l'est.

Je t'ai dit nos habitudes ; elles sont réglées sur les habitudes du climat. À quatre heures et demie, je m'éveille à la diane, Martin fait le café maure ; le café pris, nous partons. Nous déjeunons à l'heure où sonne la retraite ; à deux heures, sonne de nouveau la diane du milieu du jour ; mais je suis déjà au travail à ce moment-là. Seulement il faut suivre l'ombre étroite des petites rues ; au surplus, la chaleur est jusqu'à présent tolérable et ne dépasse guère nos étés de France. Les soirées sont fraîches, les matinées le sont aussi. Tu me reconnaîtras, si je te dis que je n'ai pas cessé de sortir jusqu'à dix heures avec mon paletot ouaté et mon pantalon de drap.

J'ai chaud, mais ne souffre pas. La moindre impression de froid m'est plus désagréable qu'un excès de chaleur.

Au soir. - Je ne te reviens que pour un moment, car nous avons dîné tard, je tombe de besoin de dormir. La soirée est fraîche, excepté dans nos chambres. Du vent, mais une nuit sans nuage, jamais je n'ai vu tant d'étoiles. Les palmiers font autour de la maison le bruit de la mer,



**Arabe à cheval, fusain,**

bruit qu'accompagnent toute la nuit les innombrables murmures des grillons et des grenouilles. Le désert est ce que je l'ai vu, peut-être un peu plus fauve, un peu plus morne ; passant du gris au brun clair, et terminé à l'extrême limite par une ligne à peine discernable de couleur violette. Les montagnes, de forme bizarre, sont d'un ton superbe. La terre est nue ; les arbres y poussent, on le sent, dans un

sol ingrat ou négligé; ce qu'il y a d'orge est trop maigre et trop pauvre pour s'appeler des moissons.

La ville est belle et admirablement située. Elle s'enveloppe de l'est à l'ouest entre deux rochers qu'elle couronne à ses deux extrémités de tours et de remparts. Les fortifications du couchant, battues en brèche par notre artillerie, ont été depuis abattues et remplacées déjà par des travaux de défense française. La casbah Dar Ofâh, « maison du rocher », est bâtie sur un rocher blanc, blanche elle-même, c'est le seul monument qui soit crépi et blanchi à la chaux. Le reste est en terre grise uniformément, rose le matin, dorée le soir, noirâtre à midi, suivant qu'elle est frappée par le soleil levant, par le soleil couchant, ou éclairée par-dessus par le soleil perpendiculaire.

A cette dernière heure, le terrain, gris comme les murs, mais semé partout à fleur de terre, de saillies blanches du rocher sur lequel est bâtie la ville, le terrain étincelle de soleil dans les étroits corridors des rues.

Du sommet de la ville, l'horizon du sud est immense, sans ondulations, très distinct jusqu'à ses limites et je l'ai toujours vu tranché crûment, comme une raie violette, sur le fond couleur d'argent du ciel. A l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'arrête à des montagnes rocheuses, tantôt roses, tantôt fauves, rayées dans leur hauteur de larges bandes de sable jaunâtre apporté sur les pentes par le vent du sud. Tout cela est très grave, plein de grandeur, et d'une forme et d'un aspect

qui ne permettent pas d'oublier qu'on touche au pays de la soif et qu'on est sur la limite du grand désert. On parle ici des Chambas et des Touareg, comme on parle à Alger des Sahariens, nos voisins. Nous avions avec nous dans notre suite le Chambi qui a fourni à M. Daumas les renseignements pour son livre, celui-là même dans la bouche duquel il a mis le récit du voyage.

Il n'y a que très peu de haïks de couleur, encore sur le dos des petites juives et en loques. Les Ouled-Nayls elles-mêmes, qui forment en partie la population féminine de Laghouat, portent le haïk et le voile blancs, c'est-à-dire exactement couleur de boue, avec des parties graisseuses et couleur de suie qui les rendent à peine aussi clairs que les terrains. Il y a des petites filles charmantes de tournure, même au milieu de leur indigence. Jusqu'à présent, je n'ai fait que des dessins du pays même, je l'aurai sous toutes ses faces, et avec une exactitude qui peut avoir son double intérêt. Demain nous aurons enfin, je crois, après de nombreuses recherches, l'occasion de dessiner des figures.

Jeudi soir 9 juin. - Il est neuf heures, je n'ai pu te revenir plus tôt, et encore nous avons une visite; je t'écris sur mon genou, tout en soutenant la conversation.

Il fait un temps admirable, la journée a été une des plus belles peut-être que j'aie vue en Afrique. Je voudrais avoir quarante bras et des journées sans nuit et un cerveau à l'épreuve de toute fatigue. C'est décidément bien beau!..



**Dessin au crayon, Akmed et Mohamed, 1853**

À Armand du Mesnil

Laghouat, juin 1853.

Tout va bien, je voudrais seulement être très savant, très robuste, très grand peintre, avoir une journée sans fin; alors je pourrais montrer au monde étonné ce que c'est qu'un beau pays. Ce qui me

navre, c'est de penser d'avance au peu que je rapporterai de cette immense mine où tout est à prendre...

Je ne me sais aucun gré des qualités acquises et ne suis frappé que des qualités absentes. Voilà le dernier mot et le plus juste de mon opinion sur ma peinture...

C'est inouï que, depuis les premiers jours, on veuille, malgré tout et malgré moi, me faire un peintre avant le temps. Ce que tu attends de moi est plus effrayant encore, car à toi je voudrais ne pas manquer et, il faut le dire, tu es presque aussi sévère que moi pour moi, mais de beaucoup plus ambitieux ; du moins je n'en sais rien : je ne sais pas où je vais ; quelque chose d'aussi vague qu'un instinct, mais d'aussi violent que la plus forte passion, me pousse au fond d'un sillon dont je ne vois, dont je ne regarde pas le bout, et je ne sais où il me mène...

Ce n'est pas de la joie que j'éprouve ici, ni du bonheur. Il me serait difficile de t'expliquer cela. Je n'ai jamais éprouvé un tel détachement de lieu, malgré le vigoureux désir d'en tirer parti. Je visite ce pays comme on examine une proie, avidement, avec curiosité, satisfaction, mais sans amour, et je sens que le jour où je pourrai le quitter sans trop laisser derrière moi, où j'en aurai extrait ce que je suis venu y chercher, sera certes le plus joyeux jour de mon voyage...

Je crains bien de n'avoir pas été très clair dans la description sommaire que j'ai

essayé de te faire de Laghouat. C'est difficile, en tout cas, surtout pour moi, qui ne sais nullement décrire d'après nature, et dont les impressions ne s'expriment aisément que par le souvenir...

Il fait très chaud, nous avons maintenant une moyenne de 40 degrés à l'ombre et de 60 degrés au soleil. Il y a deux jours, nous avons eu 42 degrés et 64 degrés. J'aurai mis toute ma bonne volonté dans ce voyage. On s'étonnerait moins peut-être du peu que j'en rapporterai, si l'on savait dans quelles conditions de température et de vie matérielle on travaille à Laghouat en plein été. Tout ce qui vit ici dort les trois quarts de la journée. Si je restais plus longtemps, je sens que le climat m'entraînerait aussi et que le travail ne tiendrait pas contre le sommeil.

#### A Madame Fromentin mère.

Blidah, jeudi 4 août (1853).

Cette course à Aïn-Mahdy ne m'a pris que cinq jours, mais je tenais vivement à la faire. Aïn-Mahdy n'est point à nous, et, chose précieuse pour sa physionomie, nous n'y avons jamais eu garnison. De plus, c'est une des villes les plus célèbres de cette partie du désert ; elle est peu

Ses tableaux qu'il vend à des intermédiaires, pour en tirer des ressources immédiates, lui sont payés à des prix insignifiants.

Le *Goum*, 350 francs ; les *Fauconniers*, 300 francs, etc. (Lettre à Mme Eugène Fromentin, non datée.) « J'ai fait cette semaine trois petits tableaux nouveaux : un à 150 francs, deux autres à 100 francs pour Beugnet. Il fournit les cadres. Il les a vus ; il est enchanté. Il gagnera dessus 200 pour 100, mais n'importe ! C'a été l'affaire d'une forte journée de travail. Ils sèchent, lundi je les termine et les signe. » (Même lettre.) — En septembre 1856, la *Chasse au Faucon* sera vendue quatre cents francs. (Lettre inédite à M. Gabriel Admirault, du 26 septembre 1856.)

à la troisième, composé des danseurs des  
deux jeunes gens et des musiciens, quand les danses  
sortira du main de la noblesse. -

C'est le monde d'ailleurs a l'air <sup>si</sup> satisfait,  
et ~~pour la fête~~ ~~de notre territoire~~, les chants  
citoyens recommencent avec plus d'entrain.

On nous laisse une garde bien suffisante  
de huit hommes qui veillent à côté de nous,  
c'est-à-dire <sup>se ce n'est que</sup> nous obligent de veiller avec eux.

P. P. -

L'Agbonat. Juillet 1893.

Je n'ai que l'air d'aclouer ces notes et de dire  
un court et pauvre adieu à tout ce qui m'entourne,  
car depuis que j'ai senti l'air-chaud entouré par  
Mabouk. = l'ignote un d'ay. que je n'aurais pu  
celle de me troubler. -  
et d'insolence en toute chose est toujours triste.

La chaleur m'accable. Le vent, et j'en suis humilié,  
ma carotte se fonde peu à peu, et toute ma  
vigilance se consume en voyant d'eau, sous ~~la~~ ~~la~~ ce  
tonnelle. Soleil de presque 70° degrés. - L'air  
qu'il est l'air de Paris, - d'aller trouver de  
suite plus fraîche, j'ai songé moi de tout continuer  
à appaiser, et il y a l'air l'eau l'insolence et





**Fusain, El-Aghouat 11 juin 1853**

connue et assurément n'avait jamais vu de peintre.

Ce que j'en rapporte est peu de chose, mais peut-être que mes notes écrites offriront quelque intérêt. Quand elles n'en auraient que pour ceux qui m'entourent, ce serait déjà une grande satisfaction de leur faire partager mes souvenirs de voyage...

Je suis habitué au bivouac et me trouve luxueusement installé. Mais quoique habitué à la chaleur, je ne nie pas qu'il ne fasse ici très chaud, même en venant de Laghouat où nous avons, à pareil jour, huit ou dix degrés de plus. La chaleur de Blidah, plus désagréable que partout, est

une chaleur moite d'étuve. Somme toute, je supporte l'une et l'autre, la sèche et l'humide, encore plus volontiers que le froid.

Nous allons bien; Marie n'a pas maigri; elle vous paraîtra très engraisée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai jamais trouvée meilleure, et que je l'aime encore mieux, si c'est possible, que le lendemain de mon mariage. Je la bouscule bien un peu, mais, comme je le lui dis, elle est un bon cheval de trompette. Si tu savais, comme je suis heureux de sentir que vous l'aimez vraiment comme un enfant de plus!

Si, par hasard, Armand pouvait faire faire une copie de mes notes, il pourrait vous en communiquer un exemplaire. Je n'ai point eu le

temps de les recopier moi-même. Marie a eu le courage, elle, d'en faire un double que je garde en cas de perte. D'ailleurs, si cela pouvait paraître, j'aimerais bien mieux que cela ne vous arrivât qu'imprimé, mais ce n'est pas assez amusant, ni assez substantiel, je le crains.

Eugène.

**À Bataillard le 5 août 1858**

Tu me reprocheras, j'en suis sûr, d'être encore, là comme ailleurs, trop peintre et d'une sensibilité trop exclusivement de sensation. Pourtant j'espère que tu y trouveras certains côtés de coup d'œil qui, peut-être, te feront rêver.



À Armand du Mesnil

Blidah 29 août 1853

Je ne réponds point à ta lettre, tendre ami, elle m'a prouvé que tu étais triste, laisse-moi voir les causes... je sais ce que j'en tirerai. Tu vois que je travaille, et ceci nulle part ailleurs je ne le pourrais faire dans les conditions pareilles de repos.

J'ai suspendu mes dessins pour faire cette partie de mes notes; j'ai la tête un peu fatiguée. Demain je me mets à mon esquisse. Aussitôt après, et en même temps le soir, j'achève l'itinéraire et je te l'envoie.

Nous verrons après pour Laghouat, qui est important.

Je suis plus sévère que toi, à moins que tu n'appelles un beau sobre une chose qui, à la relecture, m'est démontrée froide et indigente.

Adieu, cher, adieu, tendre, adieu, mon frère bien aimé; patience encore, je ne dors pas, mais je te le répète: à Paris, à La Rochelle d'abord, je tombe dans un tourbillon; laisse-moi achever ici, dans le repos, ces notes, mon esquisse, mes dessins de voyage, que je ne ferais jamais ailleurs, je le sais, je le sens, de la même manière et avec la complète possession de moi. Laisse-moi voir les courses, la seule



**Autoportrait en Arabe, crayon sur papier**

occasion que j'aie de voir un spectacle brillant après tant de choses mornes, et nous irons aussitôt après prendre enfin nos vacances avec vous.

Je suis crevé de fatigue. Adieu, adieu, chère et tendre mère, il fait chaud, il fait beau. Si je n'étais pas si bête, je mettrais un peu, dans ce que je produis, de la flamme qui me brûle le ventre. Adieu, vous deux que nous chérissons, je vous embrasse mille, mille, trois mille fois.

Eugène.

*Les Fromentin rentrent en France au commencement d'octobre.* ■

## Lettres de soldats

**Nos chemins de mémoire nous font connaître, de la base pourrait-on dire, ces soldats qui débarquèrent avec l'expédition d'Alger en pays barbaresque. L'un a participé au débarquement en 1830, l'autre a fait partie de la douloureuse affaire de la colonne Montagnac. Tous deux se racontent avec une sorte de naïveté touchante.**

### Un sergent de l'expédition d'Alger

Alger, le 19 septembre 1830  
(reçu le 12 octobre  
répondu le 18 id)

Mon cher père,

Je vous écris pour vous apprendre le détail de notre embarcation et sur l'expédition d'Alger. Nous sommes arrivés à Toulon le 16 mai 1830. Embarqués le même jour, nous sommes restés en rade jusqu'au 20; mis à la voile ledit jour; passés devant l'Isle Minorqua le 28 à trois heures de l'après-midi; nous avons été bien tourmentés par le roulis pendant plusieurs jours; nous avons beaucoup de monde qui avaient la maladie de mer; j'ai été assez bien portant. Nous avons passé devant l'Isle Majorqua le 29 à quatre heures du matin, le 31 nous avons été à huit lieues des côtes d'Alger.

Dans la nuit, nous avons reçu ordre de nous en éloigner et le 3 juin nous nous

sommes trouvés devant l'Isle Majorqua; le quatre au matin nous n'avons pas su où nous étions; on nous faisait tantôt avancer, tantôt reculer; nous nous sommes bien ennuyés. Tout le monde a été dégoûté de la nourriture qui, en général, était trop salée et la cuisine extrêmement malpropre; à 11 heures nous avons encore été devant Majorqua.

Le même jour, dans l'après-midi tous les vaisseaux de guerre ont passé devant nous et ont pris une seconde fois la direction d'Alger; à sept heures du soir, nous sommes entrés dans le golfe de Palma; Palma, ville située sur le bord de l'Isle Majorqua m'a parue assez jolie et assez considérable; il n'a pas été permis aux militaires d'y aller; les officiers seulement pouvaient y entrer; elle est bien fortifiée et me paraît un séjour fort agréable; si nous n'avons pas pu la visiter, par contre nous avons eu beaucoup de visiteurs, mais la plupart pour vendre des



**Le port d'Alger en 1830**

rafraîchissements et différentes sortes de vivres qu'ils vendaient très cher ; les oranges sont très bonnes et à bon marché, j'ai beaucoup de choses qui m'auraient fait plaisir, mais il fallait me contenter avec le regard n'ayant pas de fonds, car on n'est pas payé en mer.

Nous sommes sortis de la rade de Palma le 10 juin ; le 11 nous avons encore vu tous les vaisseaux de guerre ainsi que toutes les chaloupes canonnières qui étaient en très grand nombre ; tous ces bâtiments ensemble formaient une forêt immense et des plus imposante ; toutes leurs voiles ayant été déployées. Le 12 juin à trois heures du matin, nous avons été à quatre lieues d'Alger ; mais un vent violent nous a dispersés pour une deuxième fois et nous avons

encore pris la direction de l'Isle Majorqua – très heureusement que le mauvais temps n'a pas continué et dans peu de temps nous avons été tous raillés. Enfin à 6 heures du soir nous sommes entrés dans la baie de Sidi-Ferouche dans le royaume d'Alger.

C'était le 3 juin, époque à jamais mémorable pour nous ; car tout mauvais marin prend dans ces sortes d'occasions la terre pour son second dieu, ainsi pour nous c'était la terre promise ; heureux fils de France : mais notre Etoile ne nous oublie pas. Nous avons débarqué le 14 juin sans beaucoup de difficulté ; dans la journée, nous avons eu quelques escarmouches, de notre côté nous avons perdu peu de monde ; le 15 s'est passé comme la veille en tirillant beaucoup ; nous avons eu peu de monde de blessé.



Le 16 nous avons eu beaucoup à faire avec ces sauvages ; ils se battaient très bien, mais d'une manière qui n'est pas comme dans le Nord de l'Europe ; car ces Bédouins, tous cavaliers, avaient des fusils qui avaient au moins un pied de plus que les nôtres et portaient par conséquent bien plus loin, de manière qu'eux tirant hors de notre portée, nous blessaient du monde et nous étions dans l'impossibilité de les atteindre et toutes les fois que nous avancions, eux avaient beaucoup de facilité pour reculer, étant assis sur des chevaux arabes si renommés dans nos contrées. Véritablement ces bêtes sont comme des chats sur leurs montagnes et vont comme le vent ; au commencement de notre campagne on nous disait toujours que nous avions à faire à de véritables guerriers, à des hommes déterminés ; mais j'ai trouvé tout le contraire, car bien souvent six ou huit de nos soldats se trouvaient en présence de trente et même quarante des leurs et ils étaient toujours obligés de reculer, on ne pouvait jamais les prendre vifs car ils se sauvaient sur leurs chevaux et disparaissaient comme des éclairs.

Le même jour, qui était toujours le 16 juin, notre régiment, après une petite affaire, a travaillé avec la pelle et la pioche et a fait dans l'espace de quatre heures une route d'une bonne lieue de long sur 12 pieds de large ; on pourrait croire qu'il n'y avait rien de plus facile à faire que cela ; mais en vous disant que ce terrain-là était rempli de broussailles très épaisses, il fallait donc d'abord couper les haies, ensuite sortir les racines, afin que les chevaux ne se blessent pas ; ce travail était de la plus grande nécessité, d'abord pour le train, afin de fournir les vivres à nos avant-postes, et ensuite pour notre artillerie qui était la plus indispensable ; car aussitôt que l'ennemi entendait ronfler le canon et qu'il voyait péter nos fusées, qu'il ne savait plus où il en était et prenait la fuite. Le 17 on s'est bien battu, nous avons pris le camp de l'ennemi avec à peu près deux mille tentes ; dans le nombre, il y en avait qui étaient d'un grand prix ; tout leur bagage, leurs munitions, des bœufs, des moutons, des



**Les Français devant Alger**

chameaux en grand nombre, plusieurs pièces de canon et ma poudrière garnies. Le 24 juin, notre régiment a changé de position en avançant; nous n'avions que deux lieues et demie à faire, mais il faisait si chaud que les deux tiers du régiment sont tombés de chaleur et de soif; nous en avons eu plusieurs qui sont morts, entre autres notre chirurgien-major M. Petit, très brave homme, tout le monde le regrette. Les 25, 26, 27 et 28 nous nous sommes toujours battus, enfin le 29 nous nous sommes emparés de toutes leurs meilleures positions et par conséquent des faîtes des montagnes.

A un petit quart de lieu du fort de l'Empereur, nous avons ensuite commencé à travailler aux tranchées pendant 6 jours. Le

3 juillet une bombe a renversé sept grenadiers de notre régiment, ainsi que le capitaine; deux ont succombé, un a perdu la cuisse et un caporal a perdu le bras. Dans la même journée, j'ai appris que l'on a mis dans la Gazette de France que notre armée se décourageait, c'est tout le contraire car tout le monde ne demandait que de se battre. Et pourquoi aurait-elle été découragée? Nous n'avions essuyé aucun échec; l'ennemi fuyait aussitôt qu'il entendait tonner le canon; nous avions des vivres en abondance et la fatigue de la marche ne nous incommodait pas non plus; notre débarquement s'était fait seulement à 5 lieues d'Alger et la chaleur, quoiqu'excessive, était supportable.



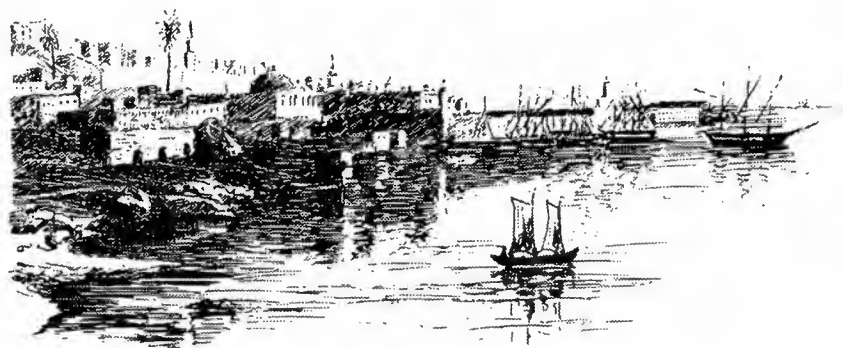
Le quatre juillet, nous avons bombardé le fort de l'Empereur, l'ennemi a très bien résisté et nous présumons qu'il l'aurait fait plus longtemps, mais malheureusement pour lui qu'une bombe est tombée dans leur poudrière qui a fait sauter une partie du fort, ainsi que tout le monde qui y était, l'effet de l'explosion que j'ai entendue et la fumée était si volumineuse et si noire que l'on aurait dit l'orage le plus terrible. L'explosion faisait faire un mouvement à la terre au moins huit lieues à l'alentour; ni le coup de tonnerre, ni la fumée, ni les Arabes n'empêchaient le courage des Français de prendre possession du fort dix minutes après cet accident heureux pour nous, car nous ne serions pas encore si avancés s'il n'avait pas sauté. Après cette belle prise, nous avons donc été à 15 minutes de la ville d'Alger; à cinq heures du soir et le même jour, M. le Général Montevrault nous a fait avancer et nous avons été de garde à 8 ou 10 minutes de la ville, et je vous assure que nous faisons bien notre service, bien souvent les factionnaires et même les sous-officiers et officiers enfonçaient la bayonnette dans la terre et appliquaient leurs oreilles

sur la crose afin de pouvoir entendre quelque bruit de la part de l'ennemi, mais heureusement qu'ils n'ont rien entrepris pour nous tourmenter. Nous avons été obligés de rester dans cette position jusqu'à 10 heures du matin 5 juillet, heure à laquelle on nous a annoncé que le Dey, voyant qu'il n'avait plus d'espoir nous a rendu la ville d'Alger. La prise de cette ville n'a pas fait une aussi grande impression dans notre armée que celle du fort; car aussitôt que l'on a su que nous étions possesseurs de ce fameux fort de l'Empereur, que l'on entendait partout les cris de Vive le Roi, Vive notre Général en Chef; enfin vivent les Français.

Notre régiment est entré dans la ville le cinq à une heure de l'après-midi; c'était le deuxième qui a eu cet honneur, quoique l'on dise dans la Gazette de France que c'est la 1<sup>re</sup> division qui y est entrée la première; c'est tout à fait faux, car la 3<sup>e</sup> brigade de la 3<sup>e</sup> division a été en avant cette journée-là et ce qu'il y a de plus chagrinant pour la plupart de nos soldats c'est qu'ils y sont entrés ou l'arme au bras, ou même l'arme à volonté

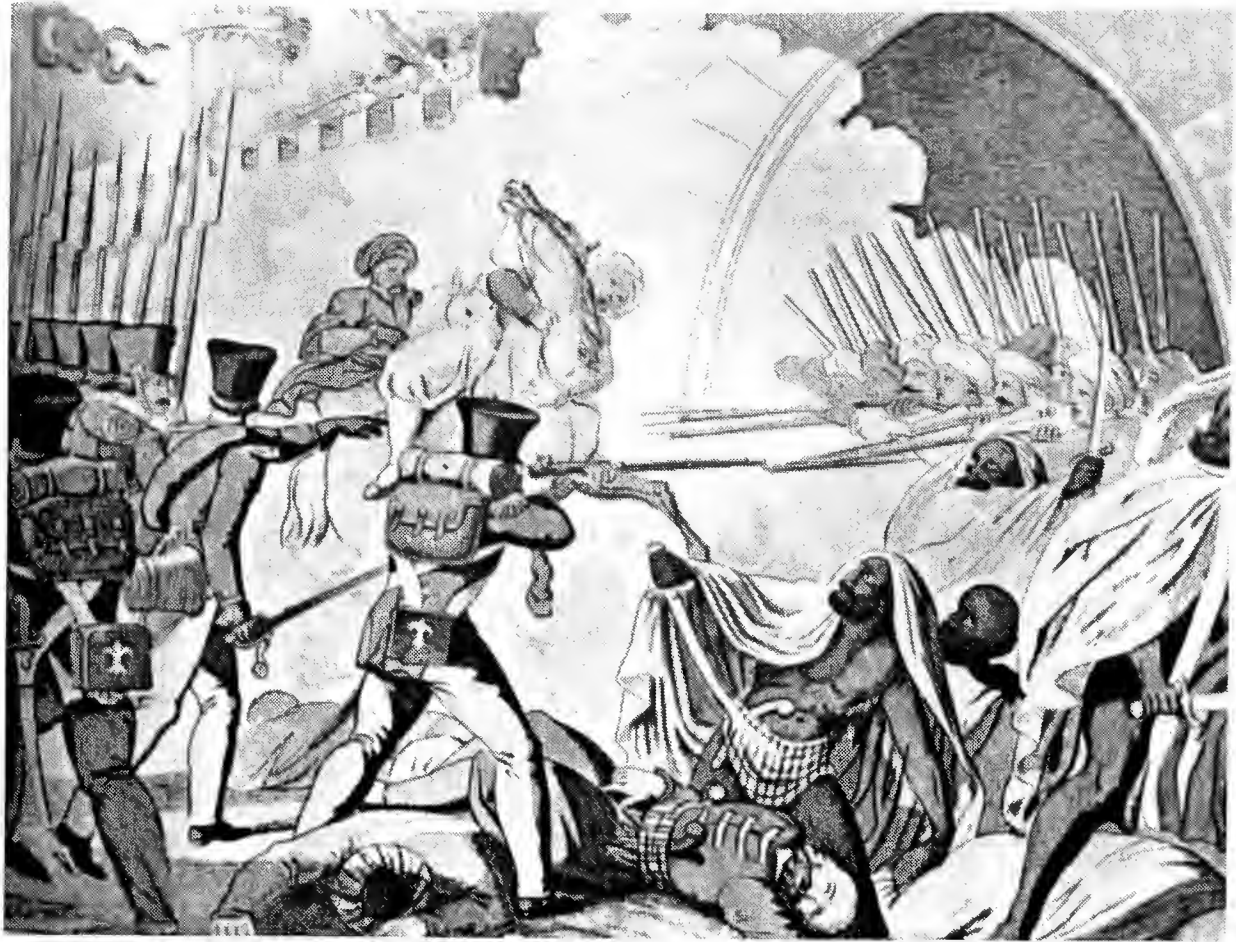
– les gens de la ville qui nous voyaient avaient l'air bien sots, mais leurs physionomies nous montraient bien et leur lâcheté et en même temps leur fausseté.

Alger est grand, mais de loin on ne dirait jamais qu'elle contient 170 000 âmes; en voyant la ville



Le port d'Alger en 1833





### Attaque de Fort-L'Empereur

on se détrompe facilement, vu que d'abord la rue la plus large, et que l'on appelle la grande et belle rue peut à peine contenir 3 hommes de front, les autres ont à peu près 4 à 5 pieds de large; on a beaucoup de difficulté de marcher à cause de la multitude qui est toujours sur pied. Ce qu'il y a de plus désagréable c'est l'odeur qui infecte. Je ne sais d'où elle provient; et ensuite dans ce pays on ne voit pas de voiture; ce ne sont que les ânes et les mulets qui portent tout dans la ville; aussi une de ces bêtes, chargée très étroitement empêche les personnes de passer et sont obligées de se réfugier dans des coins ou des corridors; ces Arabes lorsqu'ils viennent avec leurs bêtes, en partie

des chameaux, sitôt qu'ils aperçoivent des paysans ils crient – Ballec ou Ouarda, et si à cet avertissement on ne se met pas de suite à l'écart, on a la charge sur le dos ou ailleurs.

Adieu, mon cher père, je finis en vous faisant bien des compliments ainsi qu'à Maman de la part de M. B, qui est avec nous à Alger; bien des compliments à toute la famille, je suis pour la vie.

Votre très obéissant fils

Signé: MALLARMÉ

Sergent de la 4<sup>e</sup> Compagnie,  
1<sup>er</sup> bataillon du 34<sup>e</sup> régiment  
faisant partie de l'Expédition  
d'Afrique à Alger.

## Histoire d'un rescapé

Lettre postée à Oran le 30 septembre 1845

Arrivée à Grenoble le 10 octobre 1845

Djemmaa el Ghazaouat

le 27 septembre 1845

Mon cher Père,

Peut-être as-tu déjà connaissance de l'horrible désastre du 8<sup>e</sup> d'Orléans: cette lettre-ci est absolument pour te rassurer sur mon sort si tu en as connaissance ou pour te prévenir contre la crainte que tu pourrais éprouver en apprenant la nouvelle dont je te parle et dont je veux t'entretenir.

21 septembre – J'ai monté au blockhaus dominant la ville de Djemmaa.

22 – Le bataillon fort de 400 hommes est



1836

1840

parti avec 60 hussards commandés par le Lt-Colonel Montagnac.

23 – Le bataillon s'étant partagé en deux parties pour occuper les positions a été attaqué par Abd. el-Kader fort de 10 000 cavaliers.

24 – qui ont enlevé dans un clin d'œil les deux compagnies déployées en tirailleurs. Des 3 autres compagnies 35 hommes sont parvenus à

25 – se réfugier dans des masures où ils sont restés le 24 sans qu'on leur dise rien. Le 25, ils sont partis, pressés par la faim, ont mis en déroute 300 Kabyles mis à leurs gardes.

26 – Le 26, parvenus à s'échapper de leur garde, ils ont pris le chemin de Djemmaa-el-Ghazaouat, poursuivis par les Arabes des tribus et villages voi-



1840

1853

1853

1867

1893

sins qui accouraient à leur poursuite.

A la fin, le nombre des assaillants a si grandi, leur faiblesse telle qu'un malheureux, oui un malheureux, saisi d'une terreur panique a lâché le mot affreux de « sauve qui peut ». A ce cri, l'ordre qui les avait conservés jusqu'alors a été rompu; les Arabes au nombre de 2000 les ont hachés par morceaux à 1/4 d'heure de la ville et c'est grâce à un boulet lancé au milieu de leur foule que 9 ont pu échapper au massacre général, le soir la garnison étant sortie en a trouvé 2 autres qui s'étaient embusqués dans les broussailles, un hussard avait également parvenu à s'échapper la veille isolément.

Voilà donc le reste de 460 hommes,  $9 + 2 + 1 = 12$ , de ces 12, 3 sont morts de soif et



de faiblesse; reste donc 9. C'est affreux!

Heureux, mille fois heureux de n'être pas parti avec mon bataillon, j'aurai partagé le sort de mes camarades qui ont été victimes de cette affreuse débâcle, plus le Lieutenant-Colonel Montagnac.

Les communications sont interrompues; on dit que tout le pays est soulevé. Voici cinq nuits que je passe dans l'inquiétude; je suis avec 44 hommes et une pièce de campagne dans un blockhaus, un quart d'heure de Djemmaa et entouré d'Arabes. Je ne sais ce qu'il arrivera, j'ai confiance en Dieu, prie pour moi et n'oublie pas.

Ton dévoué fils pour la vie  
Epargne la lecture de cette lettre à ma mère et réponds-moi immédiatement, je t'en prie. ■

## Lettres et hommes

Correspondance, missive, lettre, billet, tous ces mots et d'autres encore symbolisent des échanges, parfois le destinataire est muet, l'échange incomplet mais l'écrit, lui, nous reste.

Loin de Paris  
Ecrivains ou non  
Tentent d'écrire  
Tout et rien à la fois  
Racontent mais aussi  
En même temps  
Sont toujours eux-mêmes

Et c'est amusant  
Très surprenant

Hors du temps parfois  
On se trahit, c'est évident  
Même si l'on s'en défend  
Malgré la familiarité  
Et l'affection des termes  
Soi-même est l'important.

Paul Bellat écrivain et poète envoie ainsi une lettre en forme de poème à son ami, Pozzo di Borgo pour lui parler de son livre *Algérie d'hier et d'aujourd'hui*. Écoutons-le.

Attentif jusqu'au bout, en lisant votre ouvrage,  
J'ai goûté la valeur profonde de l'écrit.  
De grandes vérités se lisent dans les lignes.  
Et le bon sens surgit en chacun des feuillets.  
Car vos raisonnements sont autant de mots vrais,  
Accusant leur justesse et leur tristesse digne.

